

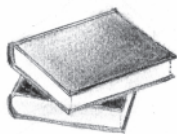
LES PORTES D'ATHION

Anne-Sophie KINDRAICH



ARMADA
fantasy

LES PORTES D'ATHION



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Anne-Sophie KINDRAICH

LES PORTES D'ATHION



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Anne-Sophie KINDRAICH & Éditions *ARMADA* 2016
Couverture & illustrations intérieures : Michel BORDERIE

ISBN : 979-10-90931-74-9

À Marco, Cassian et Sélène
Les trois amours de ma vie

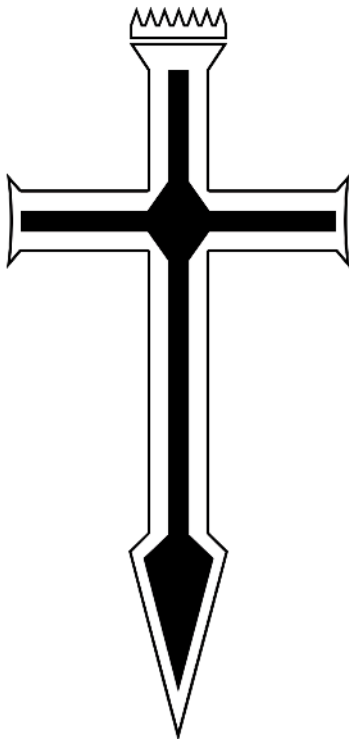
Sommaire

| | |
|---|------------|
| Partie 1 - Allorie Une vie d'esclave | 11 |
| Chapitre 1 - La mort du maître | 13 |
| Chapitre 2 - Les Inquisiteurs | 29 |
| Chapitre 3 - Amères retrouvailles | 43 |
| Chapitre 4 - Marchandages | 53 |
| Chapitre 5 - Assassinat | 61 |
| Chapitre 6 - L'exécution | 71 |
| Partie 2 - Athionun royaume à l'agonie | 81 |
| Chapitre 7 - Confrontations | 83 |
| Chapitre 8 - Choisir un camp | 93 |
| Chapitre 9 - Le Royaume d'Athion | 105 |
| Chapitre 10 - Le dernier Héritier | 117 |
| Chapitre 11 - La bibliothèque royale | 129 |
| Chapitre 12 - Sombres découvertes | 139 |
| Chapitre 13 - Les Jeux du Cirque | 151 |
| Chapitre 14 - La rébellion | 165 |
| Chapitre 15 - Pandora | 173 |
| Chapitre 16 - Le Sanctuaire | 181 |
| Chapitre 17 - Le choix | 193 |
| Chapitre 18 - L'évasion | 205 |
| Partie 3 - Déliance un peuple choyé | 217 |
| Chapitre 19 - Rencontre fortuite | 219 |
| Chapitre 20 - Le royaume de Déliance | 229 |
| Chapitre 21 - L'épée de Damoclès | 239 |
| Chapitre 22 - Le mariage | 247 |
| Chapitre 23 - Une alliée inattendue | 259 |
| Chapitre 24 - Le viol | 269 |
| Chapitre 25 - Une heureuse nouvelle | 281 |
| Chapitre 26 - Le vœu de Sarkor | 295 |
| Chapitre 27 - L'enfantement | 309 |
| Chapitre 28 - Une enfant à sauver | 323 |
| Partie 4 - Athion Mort et renaissance | 339 |
| Chapitre 29 - Le pardon | 341 |
| Chapitre 30 - Un autre monde | 349 |
| Chapitre 31 - Renaissance | 359 |
| Chapitre 32 - Oraisons funèbres | 365 |
| Chapitre 33 - Le dernier combat | 379 |

PARTIE 1

ALLORIE

UNE VIE D'ESCLAVE



Chapitre 1

La mort du maître

« **L**ES TERRES SUR LESQUELLES NOUS VIVONS ONT ÉTÉ SIMPLEMENT appelées “le CONTINENT”. D’une superficie d’environ quatre millions et demi de kilomètres carrés, le Continent compte vingt-quatre royaumes aux tailles et aux ressources variables. Chaque royaume est gouverné par un roi et, pour les plus vastes, par un certain nombre de ducs qui doivent répondre de leurs décisions devant leur roi. Mais tous, rois, ducs et simples citoyens, sont sous l’autorité de l’Inquisition. Cette haute institution religieuse, articulée selon une hiérarchie complexe sous l’autorité du Dieu unique, est basée dans un vingt-cinquième royaume, Calmédra. Les Inquisiteurs œuvrent chaque jour pour assurer l’ordre, la paix et la prospérité dans chaque royaume sous son autorité, moyennant un tribut annuel. Chaque citoyen... »

— Tu y crois, toi ?

Je levai les yeux de mon livre. Assis sur notre banc, à l’ombre d’un figuier, je faisais la lecture à Émilie dans les jardins de la propriété du duc Oriano. La tête légèrement penchée de côté, son regard bleu azur perdu dans le vague, elle m’écoutait avec attention tandis que ses doigts habiles faisaient tressauter les aiguilles de son tricot dans un cliquetis régulier et lancinant. La lumière de ce soir d’été faisait étinceler sa longue chevelure dorée, qui encadrait son visage doux d’une incroyable beauté. Émilie n’avait que treize ans, mais tout en elle indiquait la magnifique femme qu’elle allait devenir.

J’étais l’esclave d’Émilie depuis mon plus jeune âge, mais elle me traitait si bien, nous étions si proches que je la considérais plus souvent comme une grande sœur que comme une maîtresse. Bien sûr, nous ne trompions personne. D’abord parce qu’avec mes cheveux aile de corbeau lissés vers l’arrière, mes yeux en amande noirs et ma peau claire, je n’aurais pu être plus différent d’elle ; mais surtout, je portais le collier ras-de-cou des esclaves d’Allorie.

— Pardon ?

— Assurer la paix, la prospérité ? L’Inquisition ?

— Eh bien... Je ne sais pas... C’est ce qui est écrit...

— Moi, je n’y crois pas. Comment une organisation qui utilise quotidiennement l’intimidation et la torture peut-elle être dépeinte comme une sainte institution qui maintient l’ordre et la paix ?

— Je ne pense pas qu'un esclave puisse se permettre d'émettre un jugement sur l'Inquisition... pas plus que la fille d'un duc, d'ailleurs...

— C'est bien ce que je dis, tu vois ? Tu...

— Émilie ! Selden !

Austin accourut dans le jardin, hors d'haleine, la tenue négligée comme à son habitude. D'aussi loin que je me souvienne, le fils Oriano n'avait jamais marché pour se rendre quelque part ; où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il galopait, et lorsqu'on l'obligeait à rester à sa place, il sautillait et trépignait.

De deux ans plus jeune que sa sœur – et d'un an mon cadet – il lui ressemblait beaucoup, physiquement : le même visage fin, les mêmes traits réguliers, la même chevelure blonde et bouclée. Il avait juste hérité du regard sombre de son père. Par contre, leurs personnalités étaient totalement opposées : Émilie était aussi calme et réfléchie qu'Austin était nerveux et impulsif. Elle aimait se promener dans les jardins, écouter les histoires que je lui lisais ou jouer de la harpe. Mais à l'occasion, elle délaissait volontiers ses activités paisibles pour se jeter à corps perdu dans les aventures audacieuses de son frère, ou bien le sortir des ennuis dans lesquels il avait l'art de se fourrer.

Ce jour-là ne semblait pas devoir faire exception.

— Kurst revient du port ! Il a vu deux Skybocks se promener en toute quiétude dans les rues, près de la place du Marché aux Poissons !

— Des Skybocks ?

— Des monstres horribles ! expliqua Austin avec enthousiasme. Venus du nord du Continent, ou je ne sais quoi... C'est rare d'en rencontrer si loin au sud !

» Tout le monde est en émoi, en ville. Les femmes hurlent et s'évanouissent rien qu'en les apercevant, les hommes emportent dans leurs bras les enfants qui se sont pissés dessus de frayeur. Kurst m'a tout raconté. On va voir ?

Nous jetâmes un coup d'œil plein d'espoir en direction d'Émilie. Elle était l'aînée, c'était à elle de décider. La jeune fille leva les yeux au ciel.

— On vous parle d'une monstruosité courant les rues, et vous deux, vous ne pensez qu'à une chose, aller la voir ! Vous êtes incorrigibles ! Bien. Si je vous interdisais d'y aller, Selden m'obéirait sûrement, mais certainement pas toi, Austin. Dieu seul sait les problèmes que tu pourrais t'attirer. Mieux vaut donc que je vous accompagne.

Elle tendit la main devant elle et je la saisis pour l'aider à se relever. Puis nous nous dirigeâmes tous les trois vers les quartiers du port. Émilie, comme de coutume, avait posé sa main sur mon bras et se laissait guider.

L'Allorie, à l'extrême sud-ouest du Continent, était l'un des royaumes les plus prospères. Il était divisé en quatre duchés, dont les noms traduisaient sans équivoque leur principale activité : Allorie-Mines, spécialisé dans l'extraction du charbon, du fer et des diamants ; Allorie-Bois, dont les vastes forêts fournissaient une grande variété d'essences comme le chêne, le cèdre ou le mélèze ; Allorie-Carrière, qui procurait les meilleures pierres de construction du Continent, qu'il

s'agisse de granit, de calcaire ou de marbre ; et enfin notre duché, Allorie-Port, orienté essentiellement vers le commerce maritime avec les Terres d'Outre-mer, au-delà de l'océan.

Le port était d'ordinaire le quartier le plus animé du duché : divisé en plusieurs marchés – aux Esclaves, aux Épices, aux Céréales, aux Étoffes, aux Poissons et bien d'autres –, il accueillait tout au long de l'année une foule dense de commerçants aux origines diverses, une multitude d'étals hétéroclites et un nombre impressionnant de navires de toutes tailles et de tous horizons qui arrivaient et repartaient chaque jour. Aux vacarmes des âpres négociations et des clameurs des marchands qui interpellaient les passants se mêlaient les odeurs des marchandises et des chevaux qui fendaient la foule en tractant des charrettes débordantes d'articles, le tout dilué dans le bruit du ressac et le parfum des embruns iodés.

Ce jour-là, le marché était déserté, si ce n'est par quelques courageux commerçants prêts à tout pour conclure une affaire, et une poignée de badauds de notre âge venus assouvir leur insatiable curiosité. Les encadrements de portes, les fenêtres, les angles des rues étaient autant de points d'observation pour les téméraires espions. Nous choisîmes de nous cacher derrière quelques tonneaux de saumure pour épier sans être vus les étranges créatures.

Dans la pénombre du soir tombant, les Skybocks déambulaient parmi les éventaires, apparemment inconscients de l'attention dont ils étaient l'objet. Ou bien complètement indifférents. Ils étudiaient les étals abandonnés, s'emparant de tout ce qui les intéressait ; une dorade par-ci, un bol de bigorneaux par-là. Qui aurait bien pu les en empêcher ?

Alors qu'ils approchaient de notre cachette, je pus enfin les détailler à loisir... et mon sang se glaça dans mes veines.

C'étaient les créatures les plus infâmes qu'il m'ait été donné de voir ; hauts de plus de deux mètres et demi, ils marchaient voûtés, comme alourdis par leur énorme gueule proéminente. Cette gueule, qui rappelait vaguement celle d'un loup, semblait accueillir plus de dents qu'elle ne pouvait en contenir ; les crocs acérés comme des rasoirs et d'une propreté douteuse débordaient sous des babines qui bavaient abondamment. Un poil dur et hirsute d'un brun sale les recouvrait entièrement, dissimulant leurs petits yeux noirs et méchants qui fouillaient les environs à l'affût du moindre détail. Leurs bras extrêmement musclés touchaient presque terre, les affublant d'une démarche intermédiaire entre bipède et quadrupède. Mais à n'en pas douter, la partie la plus frappante de leur anatomie était le membre d'une longueur démesurée qui pendait en toute impudeur entre leurs cuisses. Ils ne portaient aucun vêtement, comme des bêtes.

Émilie me pressa la main et chuchota.

— Alors, Selden, tu les vois ? Je t'en prie, dis-moi à quoi ils ressemblent...

Je me tournai vers elle. Son splendide regard bleu se perdait bien au-dessus des créatures, vers un point invisible à l'horizon. Comment des yeux aussi

magnifiques, un regard aussi profond pouvaient-ils être condamnés à ne s'ouvrir que sur les ténèbres ? Des ténèbres qui accompagnaient la jeune fille depuis sa naissance. Aussi loin que portait sa mémoire, Émilie avait toujours été aveugle.

J'étais les yeux d'Émilie ; mon rôle consistait à l'assister dans toutes les occupations que son infirmité lui interdisait. Je me devais donc de lui décrire ce qu'elle ne pouvait voir ; mais, pour la première fois, je m'en sentais incapable.

La simple vue des deux monstres me rendait malade de terreur. Je ne m'étais pourtant jamais considéré comme un lâche ; je suivais Austin dans toutes les aventures insensées que son imagination débridée pouvait inventer, et aucun défi ne m'avait jamais fait reculer. Mais les Skybocks remuaient en moi une part sombre et inconnue que je ne parvenais pas à surmonter, un malaise grandissant qui me coupait les jambes et me donnait la nausée. Mon horizon s'obscurcit, et je perdis connaissance.



Je repris conscience sur un tas de foin, à la sortie des écuries d'une auberge qui jouxtait la place du marché. Les Skybocks avaient disparu ainsi que les badauds qu'ils avaient attirés, et les marchands rangeaient leurs éventaires pour la nuit.

Les visages penchés sur moi, soucieux pour Émilie, hilare pour Austin, m'emplirent de honte ; à n'en pas douter, j'allais entendre parler de cette histoire pendant des années !

— Tu vas bien, Selden ? me demanda Émilie d'une voix angoissée. Tu t'es évanoui...

— Tu as eu peur, gros bébé ? renchérit Austin. Pas la peine de faire dans ton pantalon, les grosses bêtes sont parties !

— Austin ! Tais-toi !

— Ça va, Émilie, répliquai-je en me redressant, rouge de confusion. C'est probablement quelque chose que j'ai mal digéré. Le gâteau, peut-être...

— Mais bien sûr, railla l'impitoyable petit frère. Une indigestion ! Dis plutôt que tu as eu la trouille, oui ! Ça fait le courageux, mais ça n'est même pas capable de voir un Skybock sans se trouver mal !

— Tu peux jouer les bravaches, maintenant, mais toi non plus, tu n'en menais pas large, tout à l'heure !

— Moi, au moins, je ne suis pas tombé dans les pommes !

Encore étourdi, je n'écoutais leurs bavardages que d'une oreille. Que s'était-il passé ? Pourquoi avais-je réagi aussi violemment ? Austin était plus jeune que moi, comme beaucoup des gamins qui étaient venus observer les monstres, mais j'étais le seul que leur simple vue avait rendu malade. Quelque part, dans un coin de mon esprit, il m'avait semblé entendre une femme hurler, un hurlement étrangement familier... des grognements de bêtes... Comme je sentis l'étourdissement me reprendre, je chassai ces pensées de mon esprit.

— Rentrons à la maison, dis-je en me relevant, coupant court aux inquiétudes d'Émilie et aux railleries d'Austin. Il se fait tard, votre père va s'inquiéter.

●

Nous rentrâmes à la propriété Oriano, l'un des plus grands palais de toute l'Allorie. Le magnifique édifice, perdu au milieu d'un jardin luxuriant, n'était qu'un enchevêtrement de tours, de cours, de pergolas, un labyrinthe de salles et de couloirs, tous décorés avec une profusion de luxe et de goût. Partout où portait le regard, on apercevait de riches tapis et tapisseries, des lustres étincelants et de splendides statues, des fontaines murmurantes dans des bassins garnis de poissons rares, des meubles sculptés dans les bois les plus précieux. Le duc Oriano était à n'en pas douter l'homme le plus riche et puissant qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Tomas Oriano, le père d'Émilie et d'Austin, avait une quarantaine d'années. Issu de la petite noblesse, il avait fait fortune en concevant des navires deux fois plus rapides et trois fois plus résistants que tout ce qui se faisait jusque-là. Dans un port marchand aussi prospère que celui de l'Allorie, il n'avait eu aucun mal à promouvoir ses inventions, et la douzaine de chantiers navals qu'il possédait fonctionnaient jour et nuit pour venir à bout de la montagne de commandes à laquelle il devait faire face. Sa réputation avait dépassé les frontières de l'Allorie, et il vendait désormais ses navires sur tout le Continent, et même au-delà, sur les Terres d'Outre-mer, de l'autre côté de l'océan.

Le roi Gaspard, pour le récompenser de son invention qui avait largement contribué à la renommée de l'Allorie, lui avait offert en mariage la duchesse Octavia d'Allorie-Port, unique héritière du duché le plus prospère de son royaume. De cette union naquit une petite fille aveugle, Émilie, et deux années plus tard, Austin. Octavia étant morte en couche, je n'eus jamais l'honneur de la connaître, et ni Austin ni Émilie n'en gardaient le moindre souvenir. Leur père était leur unique parent.

Tomas Oriano était resté un homme simple, qui n'oubliait pas ses origines relativement modestes. Il entretenait lui-même une bonne partie de sa demeure et de ses jardins, assurait en personne l'éducation de ses enfants et il lui arrivait même de revêtir un tablier pour se livrer aux joies de la cuisine et de la pâtisserie. Il adorait ses deux enfants et les gâtait outrageusement, mais il leur inculquait aussi des valeurs telles que le respect et la charité. Quant à moi, il me traitait avec tant de bienveillance que j'oubliais parfois que, contrairement à Austin et Émilie, je n'étais pas de son sang. J'étais un Esclave de Sang – un enfant né d'une mère esclave, et vendu juste après le sevrage – je n'avais donc jamais connu mes parents, et le seigneur Oriano était pour moi ce qui s'apparentait le plus à un père.

Lorsqu'Émilie, Austin et moi arrivâmes à la demeure ce soir-là, elle nous sembla curieusement silencieuse. Les domestiques, qui d'habitude s'affairaient gaiement dans tous les coins, à toutes heures du jour et de la nuit, avançaient lentement, tels des somnambules, errant sans but. Tous avaient les traits tirés et la plupart semblaient avoir pleuré.

Même Émilie avait senti que quelque chose n'allait pas. Elle resserra son emprise sur mon bras.

— Selden, que se passe-t-il ?

Avant que j'aie le temps de répondre, une femme franchit la porte du grand salon et s'avança d'un pas autoritaire dans notre direction.

— Philomène, soufflai-je à l'intention d'Émilie.

Philomène Loutrier était issue de la grande noblesse d'Allorie-Port. Trentenaire d'une exceptionnelle beauté, avec son teint laiteux et son abondante chevelure cuivrée qui lui tombait jusqu'aux creux des reins, elle mettait son opulente poitrine constamment en valeur par des robes dispendieuses au décolleté indécent, disparaissant derrière une rivière de bijoux en diamants.

Nous la détestions tous les trois, et elle nous le rendait bien. Depuis la mort de son mari, trois ans plus tôt, elle s'était mise en tête de conquérir le cœur du puissant – et toujours veuf – duc Oriano. La douleur de la mort de sa femme était encore présente dans son esprit, et bien loin de lui était l'idée de la remplacer, mais Philomène ne se décourageait pas, stimulée par l'incommensurable fortune de son bien-aimé. Elle nous tenait pour responsables de ses échecs répétés, persuadée que le duc résistait à ses assauts incessants par égard envers ses enfants qui n'apprécieraient pas ce genre de belle-mère. Ce n'était peut-être pas tout à fait faux, mais je doute que Tomas Oriano aurait succombé même s'il avait été sans enfants. Il était assez clairvoyant pour comprendre qu'elle n'était qu'une fieffée garce, odieuse et intéressée. Mais elle était aussi la fille du Responsable Portuaire d'Allorie-Port, où le duc avait construit ses chantiers navals, et il préférerait ne pas s'en faire une ennemie.

— Mais où étiez-vous passés, bon sang ? Cela fait des heures que tout le monde vous cherche !

— On se promenait, répondit Austin avec insolence, et nous n'avons pas de compte à te rendre. Qu'est-ce que tu fais chez nous ?

Elle soupira, l'air faussement blessé, et me pointa du doigt.

— Toi, l'esclave, va en cuisine, je dois parler aux enfants.

Cette fois, ce fut au tour d'Émilie d'intervenir.

— Selden m'appartient, tu n'as pas d'ordre à lui donner.

— Alors dis-lui d'attendre ailleurs, bon sang ! Je dois vous parler !

— Eh bien, parle, alors. Je n'ai rien à lui cacher.

Elle hésita un instant, mais finit par céder devant l'air résolu d'Émilie.

— Il s'agit de votre père... Mon Dieu, les enfants, il a eu un terrible accident...

Le monde s'effondra sous mes pieds. Durant ce qui me sembla une éternité, elle nous raconta les chevaux qui s'emballaient, le carrosse qui se renversait, les secours qui arrivaient trop tard... Plus rien à faire... Déjà mort... La nuque brisée... Tué sur le coup... Les mots refusaient de pénétrer mon esprit. Cette réalité était trop horrible pour être envisageable ; il ne pouvait s'agir que d'un mauvais tour joué par cette peste !

— Émilie, tu te sens bien ?

L'inquiétude de Philomène paraissait sincère, pour une fois, et je me tournai vers la jeune fille. Émilie était d'une pâleur de craie, ses mains s'agrippaient autour de mon bras comme si elle craignait de se noyer en me lâchant. Austin se précipita vers sa sœur.

— Émilie, assieds-toi ! Ne reste pas planté là, Selden, va lui chercher de l'eau !

Je laissai Émilie aux soins de son frère, et me dirigeai vers les cuisines, tel un pantin désarticulé. Je savais que j'aurais dû m'inquiéter pour ma maîtresse ; son sort aurait dû être ma principale préoccupation. Mais j'étais encore sur le coup de la terrible révélation que nous avait faite Philomène. J'adorais Maître Oriano, et la nouvelle de sa mort me dévastait autant qu'elle dévastait ses propres enfants.

Perdu dans mes réflexions, affairé à récupérer une cruche d'eau fraîche, je ne vis pas venir le danger. Une violente bourrade me fit presque perdre l'équilibre, et je fis volte-face, furieux que l'on puisse m'agresser dans un moment pareil. Je me trouvai nez à nez avec Norwenn Loutrier, le fils de Philomène.

Il était aussi laid que sa mère était belle, avec ses cheveux en bataille d'un blond sale qui tiraient sur le roux, sa bouche trop grande aux lèvres trop flasques, son nez trop long et son front ravagé par l'acné. Il me vouait une haine féroce depuis le jour où je lui avais collé mon poing dans la figure, après l'avoir surpris les mains glissées sous le corsage d'Émilie, en train d'essayer de l'obliger à l'embrasser. J'avais failli le payer de ma vie : quelles que soient les circonstances, aucun esclave n'avait le droit de lever la main sur un homme libre, pas même pour défendre l'honneur de sa maîtresse. J'aurais dû finir pendu, mais Maître Oriano avait fait jouer son influence pour que ma peine se réduise à une flagellation publique. Norwenn n'avait même pas eu le plaisir de me l'infliger en personne ; mon maître s'en était chargé. J'ignore si j'y ai vraiment gagné au change : il était bien plus fort que ne le serait jamais ce sac d'os de quinze ans, et il ne m'avait pas ménagé. Je n'avais pas pu marcher pendant deux semaines. Mais je savais également que, malgré la punition, j'avais agi comme il fallait, et mon maître n'en attendait pas moins de moi. Plus d'une fois après cet épisode j'avais surpris ce regard de fierté qu'il me lançait parfois à la dérobée. Sans les lois d'Allorie auxquelles il était soumis comme tout un chacun, il m'aurait probablement décerné une médaille.

Malheureusement, ce jour-là, si j'avais gagné l'estime de mon maître, je m'étais aussi fait un ennemi cruel et influent. Norwenn n'avait jamais digéré que je m'en sorte à si bon compte, et il cherchait sans cesse à se venger. Maître Oriano m'avait recommandé d'éviter de le croiser à l'avenir.

— Salut, esclave, grinça-t-il avec un sourire mauvais. Alors, tu as appris la nouvelle ?

— Fiche-moi la paix, ce n'est pas le moment !

— Oh, mais c'est le moment si je dis que ça l'est ! Et tu sais quoi ? Tu ferais bien de veiller à ne pas me manquer de respect, esclave. Ton maître n'est plus là pour te protéger, désormais, et tu es entièrement à ma merci.

Je lui lançai un regard méprisant et légèrement ironique.

— Tu rêves, Norwenn ! Fais-toi soigner ! Ce ne sera jamais le cas, même si je devais vivre des milliers d'années.

— Oh, tu n'auras pas à vivre si longtemps ! Savoure tes derniers instants d'enfant gâté, parce qu'ils ne vont pas durer, esclave !

Il sortit en ricanant. En d'autres circonstances, je n'y aurais guère prêté attention – il avait l'art de proférer des menaces en l'air –, mais ce jour-là, en plus de la terrible perte que je devais surmonter, je sentis un profond malaise s'emparer de moi. Il ne s'agissait pas de ces habituelles remarques acerbes et futiles ; son discours cachait quelque chose d'important qui m'échappait.

Pour la première fois depuis que j'étais entré au service de Maître Oriano, j'étais dépassé par les événements – un sentiment qui n'allait pas tarder à faire partie de mon quotidien. Mais soucieux de servir mes maîtres au mieux, j'ignorai mes états d'âme et puisai un verre d'eau que j'apportai au chevet d'Émilie.



L'enterrement de Maître Oriano se déroula sous un soleil éclatant et un ciel d'un bleu limpide. Étrangement, ce temps magnifique me sembla déplacé, comme si le ciel aurait dû pleurer la perte du duc d'Allorie-Port en même temps que le reste du royaume.

L'allocution funèbre du prêtre dura des heures, face à une foule immense et silencieuse qui se recueillait respectueusement. La cérémonie aurait dû se dérouler à l'église, mais la mort de mon maître avait réuni un tel monde qu'il fut décidé de la faire au cimetière, face à un cercueil clos couvert de fleurs.

Émilie et Austin, la seule famille du duc, se tenaient au premier rang, et en tant qu'esclave personnel d'Émilie je bénéficiais d'une place privilégiée à ses côtés. Juste derrière nous se trouvaient tous les notables du duché, et même des représentants du roi Gaspard en personne. Je me souvenais vaguement en avoir vu quelques-uns se présenter à la résidence Oriano pour parler affaires avec mon maître, mais ni moi ni les enfants du duc ne les connaissions personnellement. Exceptés Philomène et son cher Norwenn, bien évidemment ! En tant que fille du Responsable Portuaire d'Allorie-Port, et « amie proche » du défunt, elle avait réussi à s'élever dans l'organisation hiérarchique des obsèques et à obtenir une place pour elle et son fils juste derrière nous.

Nous nous efforcions tous les trois de les ignorer en nous concentrant sur les mots du prêtre, mais il était difficile de ne pas entendre les ricanements méprisants de Norwenn à chaque fois qu'Austin ou Émilie laissait échapper un sanglot. Puis, à l'issue d'une commémoration interminable, on mit enfin mon maître en terre.

Mais cette journée était encore loin d'être terminée, et les deux enfants Oriano furent convoqués par le notaire royal dans le cabinet de travail du défunt duc afin de discuter des détails de la succession. Les représentants du roi furent conviés, ainsi que des notables du duché dont, bien entendu, Philomène faisait partie. Ma propre présence fut l'objet d'une dispute houleuse entre la fille du Responsable Portuaire et les orphelins, car il paraissait inconcevable qu'un simple esclave assiste à un entretien aussi crucial, mais les enfants Oriano semblaient si désemparés que le notaire royal m'autorisa à rester auprès de ma maîtresse pour la soutenir dans ce moment difficile.

Ma présence avait une autre cause, que nous étions seuls à connaître : Maître Oriano avait tenu à ce que ses deux enfants soient correctement éduqués, et maîtrisent parfaitement les lois d'Allorie. Comme c'était mon rôle de lire ses leçons à Émilie, j'en savais autant qu'eux. Plus, en fait, car je jouissais d'une mémoire prodigieuse et aucune subtilité juridique ne m'échappait. Les enfants Oriano me demandaient souvent conseil à ce sujet, tout comme je les éclairais régulièrement sur les questions touchant à la politique, à l'histoire ou à la géographie du Continent. Austin avait coutume de dire que dans notre trio, il était le plus courageux, Émilie la plus belle et moi le plus intelligent.

Plus que jamais, Austin et Émilie tenaient à ce que je les guide dans les méandres juridiques relatifs à leur héritage. Néanmoins, le discours du notaire royal fut clair : de toute évidence, il l'avait adapté afin de se faire comprendre des enfants.

— La loi Allorienne prévoit que l'ensemble des biens du défunt soit intégralement reversé à l'aîné de ses enfants mâles. Le cas échéant, si le défunt n'a engendré aucun garçon, les biens seraient reversés en intégralité à l'aînée de ses filles, à condition qu'elle accepte de se marier dans un délai de vingt-quatre mois suivant la succession afin que son mari puisse administrer ses biens.

» Mais, en l'occurrence, ce dernier point de législation ne vous concerne pas, les enfants : concrètement, Austin étant le fils du duc, il hérite de l'intégralité de ses biens. Émilie ne peut avoir aucune prétention sur la fortune de son père, mais la bienséance voudrait que son frère subvienne à ses besoins, au moins jusqu'à ce qu'elle soit en âge de se marier. Cela dit, aucune loi ne vous y oblige, Austin. Comprenez-vous ?

Austin hocha tristement la tête.

— Bien sûr que je vais subvenir aux besoins de ma sœur... Cela va de soi.

— Cela dit, Austin, vous ne pourrez bénéficier de la pleine jouissance de ces biens qu'à votre majorité, c'est-à-dire à votre seizième anniversaire. Vous n'êtes âgé aujourd'hui que de onze ans, il va donc falloir organiser une mise sous tutelle d'une durée de cinq ans.

— Une mise sous tutelle ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les lois de la tutelle sont très complexes, aussi je vais m'efforcer de les simplifier. Même si vous êtes le propriétaire légal des biens de votre père, Austin,

vous êtes trop jeune pour les administrer seul. Une personne majeure va être désignée par la couronne d'Allorie afin de jouer le rôle de tuteur. Dans les grandes lignes, cette personne prendra toutes les décisions concernant la gestion des biens de votre père. Mais, dans un souci de protéger votre fortune, elle sera dans l'incapacité d'acheter ou de vendre la moindre part de votre héritage, ni de prendre aucune décision importante, sans un accord écrit et signé de votre main.

Austin me lança un regard perplexe, mais j'étais trop préoccupé par l'enjeu de cet accord pour me soucier de lui en expliquer les détails. En tant qu'esclave, il aurait été malvenu que je prenne la parole. Heureusement, Émilie eut la présence d'esprit de poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Et comment va-t-on choisir ce tuteur ? Nous n'avons plus aucun parent vivant, aucun proche.

— À vrai dire, le roi Gaspard d'Allorie a déjà arrêté sa décision. Le choix était assez restreint, et il semblerait qu'il n'y ait qu'une personne possédant à la fois le statut suffisant pour administrer en toute légitimité les biens du duc, et les affinités nécessaires avec la famille pour endosser le rôle de tuteur.

Je vis sur le visage d'Austin et d'Émilie qu'ils n'avaient pas la moindre idée de la personne à laquelle le notaire royal faisait allusion, mais de mon côté, j'avais la désagréable sensation de le deviner.

— Le roi a donc confié votre tutelle à Philomène Loutrier. Elle a généreusement accepté de quitter la maison familiale afin de vivre auprès de vous, dans la demeure de votre père...



La journée avait été interminable et lourde en émotions. S'il n'y avait eu que la cérémonie funéraire, les enfants Oriano auraient peut-être pu faire face à la situation. Mais découvrir que cette garce de Philomène était arrivée à ses fins avait achevé de les démolir. Elle avait gagné, elle s'était installée dans la luxueuse demeure Oriano et administrait désormais les biens du duc. Même si la tutelle entravait quelque peu ses droits, elle n'avait jamais été aussi proche de son objectif : s'emparer de la fortune Oriano.

Comment pouvait-elle ainsi profiter de la mort du duc pour satisfaire ses ambitions ?

Émilie se reposait dans sa chambre et je cherchais un livre dans la bibliothèque afin de la distraire. Je connaissais ses goûts littéraires, et à chaque situation correspondait un type d'ouvrage particulier. Je savais comment la faire rire, comment la faire réfléchir et comment la faire rêver, mais ce jour-là, je voulais une histoire qui puisse la reconforter.

Absorbé par ma réflexion, je ne remarquai pas l'entrée de Norwenn dans la bibliothèque. Un violent coup de poing entre les omoplates me projeta contre les rayonnages de livres, et en faisant volte-face, je le vis sourire de toutes ses dents dans son costume de deuil. J'aurais tant aimé pouvoir effacer cette expression de son visage !

— Tu vas t’agenouiller devant moi et me baiser les pieds, dit-il sans préambule.

Je le dévisageai comme s’il avait soudain perdu la tête.

— Tu te sens bien, Norwenn ? Va voir un guérisseur ! À mon avis, tu as pris un sacré coup de soleil sur la tête !

Loin de s’offusquer, son sourire s’élargit.

— Alors tu n’as toujours pas compris ? Austin et Émilie te disent si malin ! Tu l’as pourtant entendu comme moi : la demeure, les chantiers navals, l’or, tout nous appartient, à ma mère et à moi... et les esclaves, aussi...

Son sourire moqueur me mettait hors de moi ; il me démangeait de lui sauter à la gorge et de l’étrangler jusqu’à lui faire perdre cette ignoble expression et lui rappeler le respect dû aux morts. Pardieu, le cadavre de Maître Oriano était encore chaud ! Mais je me retins ; si frapper un homme libre me vaudrait la potence, frapper mon propre maître me vaudrait une mort autrement plus pénible, longue et douloureuse. Car c’était bien ce qu’il était devenu, pour finir : mon maître...

Cette simple idée me donnait envie de vomir.

— Alors, esclave. À présent que la situation est éclaircie, dois-je répéter mes ordres, ou veux-tu être fouetté dès le premier jour ?

Que pouvais-je faire ? J’étais pris au piège. Maître Oriano avait veillé à m’instruire comme il le fallait sur les devoirs et châtiments des esclaves. L’insolence, la désobéissance, la malhonnêteté étaient cruellement sanctionnées par la loi ; et Norwenn ne laisserait pas passer la moindre occasion de me punir.

Le cœur au bord des lèvres, je mis un genou en terre, puis l’autre. Je baissai les yeux, plus pour échapper à la vue de son sourire triomphant que pour marquer ma soumission. Je péchais par orgueil, et je le savais. Les esclaves n’étaient pas censés éprouver de l’amour-propre. Norwenn allait se faire un devoir de me remettre à ma place.

L’adolescent tapa du pied.

— Ce n’est pas tout, esclave. Je t’ai ordonné autre chose.

Je regardais ses bottes crottées avec obstination. Lui baiser les pieds. C’était loin d’être le pire qu’il puisse exiger : je savais que bien des esclaves subissaient chaque jour des traitements autrement plus cruels par des maîtres implacables. Mais c’était au-dessus de mes forces. C’était ce ver de terre sans honneur qui aurait dû ramper à mes pieds, et non l’inverse. Je ne pouvais tout simplement pas.

— Très bien, tu l’auras voulu.

Il détacha sa ceinture. Lentement, pour me laisser le temps de changer d’avis. Je serrai les lèvres mais ne cédaï pas. Il soupira, comme si ce qu’il s’apprêtait à faire le contrariait. Sale raclure hypocrite, il n’attendait que cela !

Il me contourna sans se presser, faisant claquer ses bottes sur le dallage de la bibliothèque. Il allait me frapper et je l’aurais mérité. Il y prendrait plaisir, mais pas autant que si je lui avais cédé. Maigre consolation. Maître Oriano avait

rarement eu l'occasion de me corriger, mais il n'en restait pas moins que je gardais un souvenir cuisant de chacun de mes châtimens. La douleur finirait par user mon orgueil et mon entêtement ; tôt ou tard, Norwenn obtiendrait de moi tout ce qu'il désirait.

Le premier coup me prit complètement par surprise, et alors que je m'étais juré de ne pas proférer le moindre son, je hurlai. La boucle laissa une marque sanglante sur ma chemise ; ce sac d'os était beaucoup plus fort que je ne l'avais imaginé. Il me frappa une seconde fois et la boucle claqua sur l'arrière de mon crâne. Bien que prévenu, désormais, je ne pus retenir un second cri. À quatre pattes sur le sol de marbre, je me protégeai la tête des deux mains, attendant le coup suivant. Norwenn releva sa ceinture.

La porte s'ouvrit à la volée sur Austin. Il n'eut pas besoin d'éclaircissements pour comprendre ce qui se passait. Animé par une colère dont je ne l'aurais jamais cru capable, il fonça sur Norwenn, lui arracha la ceinture des mains et lui appliqua un large coup de sangle en plein visage. La joue écorchée de Norwenn se mit à pisser le sang.

— Mais tu es malade ! J'étais...

— Je t'interdis, hurla Austin, rouge de rage, tu m'entends, je t'interdis de toucher à ne serait-ce qu'un cheveu de Selden ! Et ne t'avise pas non plus d'approcher ma sœur, sale petite raclure, ou tu le regretteras amèrement !

Jamais je ne l'avais vu dans un état pareil ; les mains crispées sur la ceinture, il semblait prêt à tuer Norwenn sur place. L'adolescent fut assez sage pour reconnaître le danger, et s'esquiva de la bibliothèque sans demander son reste. Du coup, la colère d'Austin se dirigea contre moi.

— Et toi, espèce d'imbécile, que fais-tu couché par terre devant cette larve, à te laisser battre sans réagir ! Tu penses vraiment que c'est le moment ?

Je jetai un regard incertain à la ceinture qui tremblait dans sa main. Je ne croyais pas sérieusement qu'il s'en servirait contre moi, mais une seconde plus tôt, j'aurais juré qu'il était incapable de frapper un garçon de quatre ans son aîné. Toujours à terre, je reculai prudemment hors de portée.

— Pardonne-moi, Austin... Je ne voulais pas... Je ne savais pas quoi faire d'autre...

— Eh bien, fais comme d'habitude ! Envoie-le paître, bon sang ! Depuis quand Norwenn te fait-il peur ?

— Je ne sais pas. Depuis qu'il est devenu mon maître, sans doute...

— Norwenn n'est pas ton maître ! Même moi, je ne le suis pas ! Tu appartiens à Émilie !

— La loi...

— Je me fiche de la loi ! Tu es l'esclave d'Émilie ! Cela ne changera jamais ! Ce n'est pas parce que papa est...

Sa voix se brisa. Peu à peu, la colère sur son visage laissa place à une détresse sans limites.

— Les choses ne vont pas changer, Selden, tu comprends ? Pas pour toi, en tout cas. Papa t'a acheté pour que tu restes auprès d'Émilie... Parce qu'elle a besoin de toi, tu vois ? Cela ne change pas. Émilie a encore besoin de toi... Aujourd'hui peut-être plus que jamais...

Je hochai la tête, mais je restai dubitatif. Norwenn était mon maître au même titre qu'Émilie et Austin, et cela, le garçon n'avait pas le pouvoir de le changer. Peu importe les usages en cours dans cette maison depuis des années, aux yeux de la loi, si je désobéissais à Norwenn, si je me rebellais contre lui de quelque manière que ce soit, c'était moi qui étais en faute. Le genre de faute qui me mènerait tôt ou tard à la potence. Austin ne pouvait rien y changer.

— Émilie t'attend dans sa chambre. Va la rejoindre et reste auprès d'elle. Et pour l'amour du Ciel, cesse de te comporter comme un imbécile !



Allongé sur la paille, dans les écuries, j'essayai de récupérer en cachette quelques heures de sommeil avant de m'attaquer aux innombrables corvées qui m'attendraient encore ce soir-là. Fini, la confortable petite chambre jouxtant celle d'Émilie, Norwenn se l'était attribuée. Bien sûr, l'imposante demeure Oriano comportait plus de chambres que les domestiques ne pouvaient en occuper, mais Philomène avait décrété que ma place était avec les chiens et les chevaux. Austin et Émilie avaient eu beau protester, rien n'aurait pu la faire fléchir.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'enterrement de Maître Oriano, et pourtant, tout avait déjà radicalement changé. À présent, je n'étais plus autorisé à partager les repas de mes maîtres ; je me contentais des restes avec les autres esclaves dans les cuisines. Mes vêtements de toile et de soie avaient été troqués contre de la laine, plus appropriée à ma condition, et mes chaussures de cuir avaient purement et simplement disparu. Quant aux merveilleux après-midi dans les jardins, à faire la lecture à ma maîtresse, je les passais désormais à récuser les plats ou nettoyer les latrines.

Je connaissais mal les autres esclaves de la maison, ayant eu assez peu l'occasion de les fréquenter, mais à présent qu'on m'avait rudement remis à la place qui aurait dû être la mienne, je me rendais compte que je n'avais que des ennemis parmi mes semblables. Tous avaient jalosé des années durant le mode de vie privilégié qu'on m'avait accordé, et à présent, lorsqu'il s'agissait de se répartir les tâches de la maison, le travail le plus pénible et le plus ingrat me revenait toujours. Assez peu habitué à ce genre de corvées, je venais à bout des miennes au beau milieu de la nuit, et quand je rejoignais enfin les écuries je m'effondrais comme une masse sur ma couche de paille et sombrais aussitôt dans un sommeil sans rêve. Lorsque les palefreniers venaient me réveiller le matin, une heure avant l'aube, j'étais à un souffle de m'effondrer.

La fatigue, les vexations et la faim n'étaient rien ; c'était de solitude dont je souffrais surtout. J'ignore comment Philomène et Norwenn avaient réussi ce

tour, mais où que j'aille, quoi que je fasse, Austin et Émilie étaient invisibles. J'avais espéré qu'ils prendraient faits et cause pour moi, et ils l'avaient fait, effectivement, au début... Mais chaque victoire de Philomène les avait éloignés de moi. Depuis peu, écrasé sous la masse de travail qu'on m'imposait, je m'étais rendu compte qu'ils avaient cessé de fausser compagnie à leur tutrice pour venir me retrouver en cachette. Comme s'ils avaient baissé les bras... ou peut-être ne parvenaient-ils plus à supporter de me voir ainsi brimé. Plus que mes maîtres, ils étaient mes amis, presque un frère et une sœur, pour moi. Pourtant, moins de deux semaines avaient suffi pour qu'ils m'abandonnent.

J'étais loin de me douter encore à quel point.

Jules, l'un des palefreniers, entra dans les écuries et je me levai précipitamment avant d'être surpris à musarder. Il me faisait un peu peur, il était rustre et privilégiait davantage les raclées aux fastidieuses explications. Aussi, lorsqu'il m'ordonna de le suivre, j'obéis sans poser de questions. Philomène et Norwenn m'attendaient dans la cour, en compagnie d'un vieil homme sec que je n'avais jamais rencontré. Norwenn semblait boudeur, et pour cause ! Depuis cette sanglante altercation avec Austin, je l'avais vu plus rarement encore que les enfants Oriano. Il n'avait plus eu l'occasion de m'imposer sa domination, et après ce qui allait se passer ce soir-là, il savait qu'elle ne se représenterait plus jamais.

Le vieillard se tourna vers moi sans un mot et m'évalua du regard. C'était une expression que je n'avais que trop connue, autrefois, et je sus immédiatement à qui j'avais affaire : un marchand d'esclaves.

— Pas bien gros, grogna-t-il. Pas assez fort pour être rentable...

Je haïssais les marchands d'esclaves. Ces vendeurs de chair humaine, qui nous considéraient comme de simples morceaux de viande, sans âme, sans vie, sans sentiment. Ils nous revendaient avec la même indifférence à tout client qui présentait son or, et qu'importe si l'acquéreur n'était rien d'autre qu'un vil tortionnaire sadique ou un pervers sans scrupule. Combien de femmes et d'enfants innocents avais-je vus ainsi repartir des marchés, tenus en laisse par des maîtres dont les intentions ne faisaient aucun doute ?

Je me tournai vers Philomène.

— À quoi jouez-vous ? Vous n'avez pas le droit de me vendre ! Je ne vous appartiens pas de plein droit !

Elle m'ignora.

— C'est vrai qu'il n'est pas gros, mais il est courageux, et vous seriez impressionné par le travail qu'il est capable d'abattre.

— Vraiment ? Il n'a pourtant pas des mains de travailleur.

— Son ancien maître l'a un peu trop gâté, je vous l'accorde. Mais il s'améliore de jour en jour. Et puis, il sait lire. C'est rare, pour un esclave, et plus encore de cet âge.

— Je me moque qu'il sache lire. Ça ne lui sera d'aucune utilité là où je l'emmène !

— Vous ne m’emmènerez nulle part, rétorquai-je avec insolence. Je ne suis pas à vendre. Cette femme vous escroque, vous ne le voyez pas ? J’appartiens à Austin Oriano. Elle n’est que la tutrice de ses biens, elle n’a aucun droit sur moi. Elle ne peut pas me vendre sans l’accord de mon maître !

Norwenn intervint alors, retrouvant un peu de sa hargne.

— Tu veux dire, un accord de ce genre ?

Il me tendit un papier officiel, et dans la lumière déclinante du soir, je reconnus l’écriture d’Austin. Alors que les deux adultes reprenaient leur négoce, je lus la lettre. « *Moi, Austin Richard Oriano, Fils de feu Tomas Louis Oriano, Duc d’Allorie-Port et propriétaire légal de l’esclave répondant au nom de Selden, atteste par cette présente désirer me séparer de l’esclave susnommé, et autorise ma tutrice légale, Philomène Marie Loutrier, à prendre en charge les détails de la transaction.* » Avec, en bas de la lettre, sa signature.

Il n’en fallait pas plus ; ce morceau de papier donnait plein droit à Philomène, qui procédait avec acharnement à la « transaction », arrachant au marchand le moindre sou qu’elle pouvait lui soutirer. De mon côté, je secouai la tête avec incrédulité.

— C’est un faux... Ça ne peut être qu’un faux... Jamais Austin...

Je croisai le regard de Norwenn, qui souriait de toutes ses dents à présent. Il savait qu’il m’avait blessé, et il s’en réjouissait. À court d’arguments, je levai les yeux vers les fenêtres de la propriété.

Je ne m’attendais pas vraiment à voir les enfants Oriano, mais je surpris, à la fenêtre de la chambre d’Émilie, un rideau qui se fermait brutalement. Ce ne pouvait être qu’Austin, et le fait qu’il soit avec sa sœur ne pouvait signifier qu’une seule chose : non seulement il était au courant de ce qui se tramait, mais Émilie était sa complice. Ils avaient décidé, ensemble, de me chasser. C’était fini, je n’avais plus aucun allié.

— C’est impossible, murmurai-je. Qui va s’occuper d’Émilie...

Remarque idiote. Cela faisait plusieurs jours que je ne l’avais même pas croisée. Néanmoins, Norwenn saisit la perche que je lui tendais.

— Ne t’inquiète pas pour ta précieuse Émilie. Je vais m’occuper de cette pauvre handicapée. Je m’en occupe déjà...

J’étais trop désemparé pour relever le mépris dans sa remarque. Quand bien même l’aurais-je noté, qu’aurais-je pu faire ? À quoi bon ? Autrefois, j’avais risqué la potence pour protéger celle que je considérais comme une sœur ; aujourd’hui, elle me vendait au premier marchand venu, comme un objet dont elle ne voulait plus, sans se soucier le moins du monde de ce qu’il allait advenir de moi. Comment avais-je pu être aussi idiot ?

Finalement, vendeuse et acquéreur se mirent d’accord sur quatre pièces d’or et quelques sous. À peine le prix d’un cheval, et pas un tout jeune ! J’avais oublié comme il était humiliant de connaître avec exactitude la valeur que d’autres accordaient à sa vie. En concluant l’affaire, Philomène tendit

au marchand la clé de mon collier ras-de-cou en or gravé au nom de mon maître, le symbole de mon appartenance à la maison Oriano. Mon collier de chien, me taquinait parfois Austin. L'homme me le retira pour le remplacer par l'un des siens, un modeste anneau de métal mal poncé frappé à son nom. Puis, il me conduisit à l'extérieur de la propriété, sur la route où se dressait un chariot-cage tracté par une paire de vieux chevaux de trait. Une cage d'esclaves typique, trop basse pour s'y tenir debout, emplie de plus d'individus qu'elle ne pouvait en contenir. Des hommes, des femmes, des enfants aux regards inexpressifs, parés d'un collier identique au mien, tous enchaînés aux barreaux par des fers trop serrés qui leur blessaient les poignets et les chevilles.

Une boule me noua la gorge tandis que, planté sur place, j'attendais que le vieux marchand ouvre la cage et cherche un espace où m'entasser. J'avais connu cela, il y a longtemps. J'étais si petit à l'époque, si terrorisé. Quel âge avais-je ? Cinq ans, six peut-être ? Maître Oriano était venu, et il m'avait sauvé. Nos regards s'étaient croisés sur le marché, et il m'avait tout de suite aimé. J'avais cru que cela durerait toujours ; mais il était mort, et je retournais dans l'enfer misérable d'où j'étais issu. J'aurais pu m'enfuir, bien sûr, mais à quoi bon ? Mon collier me renverrait inmanquablement vers mon nouveau maître, qui me battrait sauvagement jusqu'à me faire passer l'envie de recommencer. C'était ainsi, en Allorie ; comment avais-je pu l'oublier ?

Enfin, l'homme se tourna vers moi, m'attrapa par le bras pour me pousser au milieu des esclaves amorphes, épuisés et sous-alimentés, et emprisonna mes poignets aux fers fixés aux barreaux. Je ne bronchai pas tandis que le métal glacé et tranchant pénétrait mes chairs.

Le marchand d'esclaves se percha sur son siège et les chevaux avancèrent, traînant à leur suite la prison cahotante. Lorsque je levai de nouveau les yeux vers la propriété Oriano, je vis deux silhouettes immobiles entre les rideaux de la chambre d'Émilie.

Chapitre 2

Les Inquisiteurs

— **C**LAVE ! LA TABLE QUATRE !
J'attrapai les trois bières qui m'attendaient sur le comptoir, les plaçai sur mon plateau et courus les apporter à la table indiquée. Au passage, Maître Soren me gratifia d'un petit coup de badine dans les jambes ; pas bien fort et sans méchanceté, juste histoire de me rappeler qu'il ne fallait pas ralentir la cadence. Puis il retourna à sa conversation avec les clients accoudés au bar.

Je servis les chopes à trois hommes aux mines revêches qui marchandait avec férocité le prix d'un cheval, et ne me prêtèrent pas la moindre attention. C'était mieux ainsi ; le peu de clients qui remarquaient mon existence me jetaient des regards qui ne me plaisaient pas du tout, souvent agressifs, parfois lubriques. C'était ainsi que les hommes libres traitaient les esclaves, en Allorie. Heureusement, Maître Soren gardait ses clients à l'œil. Bien sûr, il était loin d'être le maître indulgent et protecteur qu'avait été Maître Oriano, mais il veillait sur moi. Il tenait à la réputation de son auberge !

Plus de vingt-six mois s'étaient écoulés depuis cette terrible après-midi où j'avais appris la mort de mon premier maître. Je n'étais pas resté très longtemps sur le marché des esclaves ; Maître Soren, l'aubergiste, avait rapidement fait mon acquisition pour dix pièces d'or. Il ne m'avait pas spécialement préféré à un autre, mais n'avait pas les moyens de se payer mieux. Cela me convenait.

J'avais changé durant ces deux années. J'avais beaucoup grandi, mais surtout beaucoup maigri ; le travail était dur et la nourriture pas toujours à la hauteur de mon appétit. Les vêtements modestes que je portais au moment où j'avais été chassé de la résidence Oriano étaient rapidement tombés en loques, et Maître Soren les avait troqués contre un pantalon et une chemise, tous deux de toile blanche grossière, qui avaient eux aussi fini par se transformer en guenilles. Comme il ne semblait pas pressé de les remplacer de nouveau, je les raccommodais tant bien que mal dans ma couche, après mon travail, mais je n'étais pas très doué ; le résultat était pitoyable. Mon collier d'esclave, qui avait toujours été en or à la résidence Oriano, n'était maintenant qu'un modeste anneau de métal poli frappé au nom de Soren. Quant aux chaussures, elles n'étaient plus qu'un lointain souvenir : comme beaucoup de mes pairs, je déambulais désormais pieds nus.

Mes cheveux aile de corbeau avaient poussé ; mal égalisés, trop gras, ils me tombaient à présent derrière les épaules et dans les yeux. Les premières semaines à l'auberge, gêné par leur longueur, j'avais utilisé un ciseau pour me raser le crâne. Maître Soren m'avait battu parce que j'avais pris cette initiative sans lui en demander la permission. Mes cheveux appartenaient à mon maître, comme le reste de ma personne, je n'avais pas le droit d'y toucher. Il ne m'avait jamais autorisé à les couper par la suite, même si je le lui demandais presque chaque semaine ; je pense que c'était une manière de me punir de mon impudence des premiers jours et de me rappeler qui était le maître. Je regrettais de l'avoir irrité sur ce sujet, car mes cheveux trop longs m'agaçaient, en particulier les mois où la vermine venait s'y installer.

Malgré cet épisode, je respectais mon maître : il me battait peu et jamais sans raison – si on exceptait ces continuels coups de badine, qu'il fallait plus voir comme une stimulation que comme une véritable brimade – et surtout, il ne m'avait jamais ordonné de faire quoi que ce soit dont je puisse avoir honte. C'était un bien meilleur traitement que la plupart des esclaves en Allorie.

Si j'avais eu le temps d'y réfléchir, mon ancienne vie et mes anciens compagnons m'auraient cruellement manqué ; heureusement, le travail me laissait assez peu le loisir de penser. Dès les premières lueurs de l'aube, je quittais ma couche dans les écuries pour nourrir les chevaux des clients, panser ceux qui devaient partir dans la journée, changer les litières des boxes qui s'étaient libérés la veille au soir ou dans la nuit. Puis, je tirais de l'eau du vieux puits et je courrais aux cuisines préparer les petits-déjeuners. Dès que j'avais un moment de libre, entre les fourneaux et les écuries, je balayais la cour, récurais les latrines ou déchargeais les balles de foin et les traînais jusque dans le fenil, sous les toits des écuries. En milieu de matinée, lorsque tous les clients avaient fini de manger, je faisais la vaisselle et cuisinais les repas du midi. Puis recommençaient les trajets incessants entre la salle commune et les cuisines, tout en continuant à m'occuper des chevaux qui arrivaient ou repartaient dans l'intervalle. L'après-midi, je me chargeais des chambres, nettoyant celles qui venaient d'être libérées, changeant les bougies et l'eau des cuvettes, lessivant les draps. Puis, le soir venu, d'honnêtes travailleurs – et de moins honnêtes – venaient se détendre à l'auberge, et je recommençais à servir des repas, mais surtout du vin et des bières. C'était le moment le plus difficile de la journée ; les clients étaient nombreux, fatigués et irritables, et malgré toute ma bonne volonté je ne les servais jamais assez vite à leur goût – ni au goût de mon maître. Certains s'attardaient jusque tard dans la nuit, et il arrivait assez souvent que mon maître aille se coucher, me laissant seul en charge des derniers ivrognes. Les premiers mois, je les avais servis de mon mieux, mais quand je compris que certains prenaient l'habitude de traîner jusqu'au matin, me privant purement et simplement de sommeil, je changeai de tactique. Désormais, lorsque mon maître partait se coucher, je me réservais le droit de virer plus ou moins cavalièrement

les derniers retardataires. Ils étaient souvent trop ivres pour m'opposer une bien grande résistance. Maître Soren avait fini par l'apprendre, bien sûr, mais il avait décidé de fermer les yeux. Il avait vite compris que s'il voulait continuer à m'imposer un tel rythme de travail, il devait me laisser un minimum de repos. Enfin, lorsque la salle commune se vidait, je terminais ma journée en astiquant les tables et le bar, en balayant la sciure de bois maculée de crachats et de chique, et en répandant une sciure propre pour le lendemain. Alors seulement je pouvais rejoindre ma couche bien chaude, dans les écuries, et je m'endormais comme une masse jusqu'au matin.

— Clave, un nouveau fût ! Et dépêche-toi, pardieu !

J'avais bien tenté une fois ou deux de glisser à mon maître que mon prénom était Selden, mais il m'avait rétorqué d'un ton peu amène qu'il avait vu défiler trop d'esclaves dans son auberge pour prendre la peine de retenir leurs prénoms. Dans les premiers temps il m'avait donc tout simplement surnommé Esclave, puis, au fil des mois, Esclave était devenu Clave. Je préférais ; Clave ressemblait presque à un vrai prénom.

Je me hâtai vers les cuisines et retirai le lourd fût de bière vide de son emplacement, une cavité aménagée dans la cloison séparant les cuisines de la salle commune, à l'arrière du bar. Alors que je m'évertuais à le remplacer par un fût plein plus pesant encore, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir dans la pièce voisine, sans doute sur de nouveaux clients dont il allait falloir s'occuper. Je rejoignis rapidement la salle commune.

Ce n'est qu'en y entrant que je sentis le changement radical dans l'atmosphère de l'auberge. Les habitués étaient tendus, étrangement silencieux, et plus d'un se dépêchait de finir sa bière pour décamper au plus tôt. Même Maître Soren, qui était l'incarnation du bon aubergiste avec sa bedaine proéminente, son crâne qui se dégarnissait et son air toujours enjoué, semblait ce soir dans ses petits souliers.

Lorsque je vis les deux nouveaux venus, je compris pourquoi. Chez l'homme, grand au teint pâle, tout était noir : la chevelure, la coûteuse cape de velours dans laquelle il était enveloppé, et les yeux qui toisaient mon maître avec l'assurance et le mépris de celui qui a l'habitude de se faire obéir. La femme aux cheveux auburn qui l'accompagnait n'avait pas un air aussi arrogant, mais semblait aussi redoutable que son compagnon avec sa remarquable musculature. Son corps était moulé dans une magnifique armure blanche et or, et à son côté pendait une épée d'une taille impressionnante, qui claquait contre les talons de ses bottes en cuir blanc.

Mais surtout tous deux arboraient, brodée sur le dos de leur cape, la croix noire et blanche de l'Inquisition.

— Seigneur Antholédrin, bégaya Maître Soren, Dame Golgia ! Cela faisait bien longtemps ! La même chambre que d'habitude ?

— La même, Soren, répondit l'homme en noir, et ta salle à manger privée.

Le temps de cet échange la moitié de la salle commune s'était vidée. Aucun homme sain d'esprit, aussi honnête soit-il, ne souhaite croiser la route d'un Inquisiteur. Or la plupart des clients de l'auberge étaient loin d'être sans reproche.

J'avais déjà vu des Inquisiteurs, en de rares occasions et toujours de très loin. Austin m'avait gratifié de nombreuses anecdotes à leurs sujets, toutes plus horribles les unes que les autres. Leur rôle consistait à maintenir la paix, rendre la justice et assurer la sécurité des citoyens de tout le Continent, mais leurs méthodes étaient si radicales, cruelles et expéditives qu'il fallait vraiment être désespéré pour avoir recours à eux. À ce qu'on racontait, nombre d'innocents avaient péri sous leurs tortures, sur de simples présomptions. Leur philosophie était que, pour assurer la paix de tous, mieux valait un innocent mort qu'un coupable en liberté. Dieu se chargerait de faire le tri.

— Qu'est-ce que tu attends, Clave ? Va t'occuper des chevaux !

Je sursautai violemment et, m'arrachant à mes réflexions, je courus lui obéir tandis que les visiteurs se dirigeaient vers la petite salle du fond. La salle à manger privée ne servait que rarement ; elle était affectée à une clientèle supérieure qui voulait mener ses affaires en toute tranquillité. Je fus soulagé de voir les deux nouveaux venus y entrer ; Maître Soren s'occupait personnellement de ces clients. Je n'aurais donc pas à approcher les Inquisiteurs de trop près.

Les deux chevaux qui attendaient dans la cour étaient de loin les plus beaux qu'il m'ait été donné de voir. Même le Duc Oriano, qui possédait une belle collection d'étalons parmi les plus coûteux, n'avait jamais eu des montures d'une telle qualité. C'étaient deux étalons pur-sang, l'un entièrement noir, l'autre d'un blanc immaculé. Leur poil était luisant, leur œil vif et intelligent, leur crinière et leur queue soigneusement étrillées. Quant à leur harnachement, tout de cuir, de satin et de dorure, il aurait suffi à lui seul à acheter une dizaine d'esclaves comme moi, peut-être davantage.

Les bêtes tournèrent leur nez vers moi, vaguement agressives, avant de comprendre que j'étais celui qui allait les mener à leur boxe et leur nourriture. J'en pris le plus grand soin en les dessellant et en les étrillant, veillai à ce qu'ils aient suffisamment d'eau et de foin, recherchai une éventuelle blessure à soigner. Je n'avais pas droit à l'erreur : pour un Inquisiteur, un cheval négligé était un prétexte plus que suffisant pour faire exécuter un esclave.



La soirée s'avança lentement, et je m'occupais des rares clients qui avaient choisi de rester, tandis que Maître Soren se chargeait personnellement des Inquisiteurs. Peu à peu, les derniers ivrognes partirent ou montèrent vers les chambres à l'étage, et il ne resta plus personne dans la salle commune. Les Inquisiteurs, par contre, ne semblaient pas pressés de se coucher.

Désœuvré, je m'assis sur un tabouret, m'interrogeant sur la possibilité de balayer la salle commune avant le départ des deux derniers clients. Maître Soren

m'observait depuis le bar, face à un dilemme. Il était fatigué et aurait souhaité se coucher, mais pouvait-il prendre le risque de me laisser servir les invités de la salle privée ? Il avait confiance en moi, mais si je commettais une erreur je ne serais pas le seul à en payer les conséquences. Il pouvait perdre son auberge, ou pire. Qui sait comment des Inquisiteurs pouvaient réagir ?

Néanmoins, au fil des heures, la fatigue fut la plus forte.

— Occupe-toi bien de nos invités, Clave. Assure-toi qu'ils ne manquent de rien. Et... je connais tes... habitudes, au sujet des clients qui s'attardent, parfois... Ne t'avise pas de te comporter avec tant de familiarités avec eux !

Bien sûr que non ! Je n'étais pas complètement idiot !

Mon maître s'attarda encore plusieurs minutes, hésitant, mais finit par se décider à me laisser seul. Je saisis alors le balai et ramassai la sciure, puis nettoyai les tables et le bar, espérant vaguement que les Inquisiteurs sortiraient avant que j'aie terminé. Mais aucun d'eux ne se montra. Tombant de sommeil, je m'assis au bar et me servis un peu de vin pour patienter. Au train où les choses évoluaient, je risquais d'en avoir pour toute la nuit.

J'en étais à peine à la moitié de mon verre lorsque la porte s'ouvrit sur le dénommé Antholédrin.

— Du vin, dit-il simplement avant de retourner à l'intérieur.

Je choisis avec soin un grand cru dans la réserve spéciale de Maître Soren. Pas question de leur servir de la piquette ! Je posai sur le plateau, à côté du pichet, deux des plus beaux verres de l'auberge, et en vérifiai méticuleusement la propreté. Si je commettais un impair, mon maître ne me le pardonnerait jamais.

Enfin, je me dirigeai vers la salle privée. Maître Soren les avait servis toute la soirée, et cela m'avait bien arrangé. Toutes les histoires que j'avais entendues sur les Inquisiteurs m'avaient ôté l'envie de les fréquenter de trop près. Cependant, à présent, je n'avais plus vraiment le choix. Je toquai à la porte et ouvris.

La petite pièce, meublée de deux tables, deux bancs et une cheminée où crépitait une bonne flambée, était envahie par les cartes et les parchemins. Ils couvraient non seulement les tables, mais aussi une grande partie du plancher. Antholédrin et Golgia étaient penchés sur une carte détaillée de l'Allorie et des royaumes environnants. Plongés dans une conversation animée, ils ne remarquèrent même pas ma présence.

— Ils ont investi l'Ellandie et le Mordian cette année, expliquait la femme en armure. Cela en fait huit de plus qu'il y a cinq ans, et toujours davantage vers le sud. Nous devons nous rendre là-bas si nous voulons y voir plus clair.

Louvoyant entre les parchemins, je me dirigeai subrepticement vers la table opposée, posai les deux verres au milieu des cartes et commençai à verser le vin.

— Cela ne nous apprendra rien de plus que nos recherches en Allorie, rétorqua l'homme en noir. Quand nous les interrogeons, ils se contentent de nous jauger en souriant, et une action plus agressive ne fera que provoquer leur

maître. Nous devons à tout prix éviter de déclencher une guerre sur l'ensemble du Continent.

— Sauf que c'est peut-être précisément ce qui se prépare. Pour quelle autre raison Sarkor enverrait ses Skybocks si loin au sud ?

L'évocation de ces monstres me remémora en un éclair la terrible – et unique – confrontation que j'avais eue avec eux. Je revécus avec vivacité l'horrible sensation qui m'avait rendu malade de terreur à leur simple vue. En un instant, mes mains tremblantes renversèrent l'un des verres, qui répandit son contenu sur les parchemins avant de rouler jusqu'au bord de la table et de se briser sur le sol avec fracas.

Les deux Inquisiteurs se tournèrent vers moi d'un bloc. Ils découvrirent le verre brisé, le vin qui maculait leur carte, et le malheureux esclave planté à côté, un pichet de vin encore à moitié plein à la main. Je sentis mon sang quitter mes veines.

— Je... Je suis désolé ! Je vais tout nettoyer !

Le temps d'un battement de cil et l'homme se trouva à mes côtés, m'assenant du revers de la main la gifle la plus violente de ma vie. Je partis à la renverse et heurtai brutalement le mur. Le pichet se brisa dans ma main.

À moitié assommé je me serais étalé sur le sol s'il ne m'avait rattrapé par le col de ma chemise. Il leva son autre main pour me frapper de nouveau. Je fermai les yeux, prêt à encaisser ce nouveau coup.

Qui ne vint pas.

Au bout de quelques secondes, je rouvris un œil – celui qui n'était pas en train d'enfler. L'homme était toujours dans la même position, la main levée, mais son expression avait changé. La colère avait fait place à une stupéfaction sans borne. Et à de la perplexité.

La femme en armure ne semblait pas comprendre l'étrange réaction de son compagnon.

— Antholédrin ?

Il l'ignora. Il me détailla de la tête aux pieds, s'attarda sur mon collier d'esclave. Profitant de cet intermède inespéré, je tentai ma chance.

— Je suis désolé, Monseigneur. Je vais tout nettoyer. Je suis sûr de pouvoir rattraper les taches de vin. J'y passerai la nuit s'il le faut.

Mais la carte tachée semblait à mille lieues de ses pensées.

— Comment tu t'appelles ?

— Selden, Monseigneur.

— Pas ton nom d'esclave, imbécile ! Comment t'appelles-tu réellement ?

Je le regardai sans comprendre. Clave était l'unique autre nom qu'on m'avait attribué, mais de toute évidence ce n'était pas ce qu'il demandait.

— Selden, Monseigneur. Je n'ai pas d'autre nom.

Puis, je précisai :

— Je suis un Esclave de Sang.

Ses yeux noirs me transpercèrent ; il fronça les sourcils avec perplexité.

— Un Esclave de Sang ?

— Un esclave de naissance, si vous préférez. Né d'une mère esclave...

— Je sais ce qu'est un Esclave de Sang, rétorqua-t-il avec colère, mais si toi tu en es un, alors moi, je suis un Skybock !

Sa réponse me désarçonna. Comment pouvait-il douter de mes origines ? J'étais mieux placé que lui pour les connaître !

— Antholédrin, intervint de nouveau la femme en armure. À quoi joues-tu ?

Il me saisit par le bras et me tourna vers elle pour qu'elle puisse m'examiner. Ses doigts pénétrèrent cruellement dans ma peau.

— Observe-le, Golgia. Observe-le bien. Tu ne remarques rien ?

Elle obéit, d'abord perplexe. Puis, elle comprit ; quoi qu'elle vît en moi, son regard se teinta du même étonnement et de la même perplexité que son compagnon.

— C'est un...

Elle fut interrompue par l'arrivée précipitée de Maître Soren, qui apparut dans l'encadrement de la porte restée ouverte. Le vacarme de l'incident et de la correction qui avait suivi l'avait probablement réveillé. En un clin d'œil il évalua l'ampleur des dégâts : le verre et le pichet brisé, le vin renversé, l'Inquisiteur qui me tenait toujours fermement par le bras et mon œil qui continuait d'enfler.

— Clave, qu'est-ce que tu as fait !

Il était hors de lui, et c'était compréhensible. Plus il me punirait sévèrement, moins il aurait de risque d'être tenu pour responsable de ma maladresse. Il enleva sa ceinture d'un mouvement expert et s'apprêta à m'infliger la correction de ma vie, mais l'Inquisiteur stoppa son geste. Ce faisant, il relâcha son emprise sur moi, et j'en profitai pour me libérer et m'enfuir par la porte ouverte.

Je n'allai pas bien loin, évidemment. Regagnant les écuries, je me réfugiai sous mes couvertures, dans ma couche constituée d'un matelas de paille maintenu par des draps en laine. Je m'attendais à tout instant à voir Maître Soren furieux faire irruption dans les écuries, la ceinture à la main, et m'appliquer la correction que je méritais. Mais les minutes passèrent et je demeurai seul avec les chevaux. Je finis par m'assoupir.

J'ignore combien de temps s'écoula avant que la lumière d'une lanterne ne vienne me réveiller. Maître Soren était assis sur un tabouret et m'observait d'un air perplexe. Il semblait trop effrayé pour songer à être en colère.

— Ils veulent te voir, dit-il simplement quand il réalisa que je ne dormais plus.

Pas besoin de préciser de qui il parlait. Je me redressai.

— Maintenant ?

— Ils t'attendent dans la chambre une.

C'était la meilleure de l'auberge, et de loin. Je me frottai les yeux, puis regardai mon maître, encore abruti par le sommeil.

— Ils m'ont donné vingt pièces d'or pour te voir, ajouta-t-il d'un ton presque honteux.

Deux fois plus que ma valeur réelle. Pour une seule nuit. C'était un prix exorbitant, qui ne pouvait avoir qu'un seul objet... Mais j'avais du mal à croire qu'une telle demande puisse venir d'un Inquisiteur !

Ce n'était pas la première fois que des clients offraient de l'or à Maître Soren pour que je passe la nuit dans leur chambre. Il avait toujours refusé, quel que soit le montant qu'on lui proposait ; il ne voulait pas que son auberge écope de la réputation d'une maison de prostitution. Mais je comprenais qu'il soit difficile de refuser quoi que ce soit à des Inquisiteurs. Néanmoins, je n'avais aucune envie d'obéir.

— S'il vous plaît, Maître Soren... Ils me font peur...

— Je le sais bien... À moi aussi... C'est pour cela qu'il faut obéir. Si tu fais tout ce qu'ils te disent, et je dis bien tout, ils... ils ne te feront pas de mal...

Il soupira, ne croyant lui-même qu'à moitié à ses propres mots. Puis, il secoua la tête.

— Que s'est-il passé, Clave ? Que leur as-tu dit ? Ils m'ont interrogé pendant près d'une heure ! Comment tu t'appelais, où et quand je t'avais acheté, à qui, qui était ton maître précédent... Comme si je le savais ! Que s'est-il donc passé après mon départ ?

Je lui racontai, aussi précisément que possible, l'épisode du vin renversé, de la correction avortée, de leurs questions étranges. Mais à la vérité, je n'y comprenais rien moi-même.

Maître Soren resta un moment silencieux, puis se leva, et d'un regard m'enjoignit de l'imiter. J'obéis à contrecœur, quittant le refuge douillet de mes couvertures, et suivit mon maître dans l'auberge.

Il avait préparé deux tasses de thé sur un plateau qu'il me confia. Je montai à l'étage, m'arrêtai devant la chambre numéro un et tendis l'oreille. Aucun son ne s'échappait. Ils avaient peut-être fini par s'endormir ? Accroché à ce faible espoir, je toquai doucement.

La porte s'ouvrit aussitôt sur Antholédryn. De toute évidence, ils m'attendaient. Assise à une table, Golgia ne me quittait pas des yeux. Elle n'avait toujours pas retiré son armure. Un feu brûlait dans la cheminée, et plusieurs bougies avaient été allumées.

Sur un signe de l'Inquisiteur, je pénétrai dans la chambre, et il referma la porte sur moi. Puis il me délesta du plateau, le posa sur la table et n'y prêta plus garde.

— Assieds-toi, dit-il en me présentant un fauteuil.

Je pris place, mal à l'aise, tandis que les deux Inquisiteurs m'examinaient avec attention. Le silence s'éternisa. Puis Antholédryn se planta face à moi, me dominant de toute sa hauteur, et me demanda :

— Quel est ton plus ancien souvenir, aussi loin que remonte ta mémoire, Esclave ?

Je réfléchis quelques secondes avant de répondre :

— Je me souviens du négrier, le navire qui m’a amené ici, en Allorie.

— Quel âge avais-tu ?

— Je... ne sais pas exactement... six ans... cinq ans, peut-être moins... J’ai eu l’impression que le voyage durait des années...

Antholédryn hochait la tête, l’air impénétrable. Impossible de dire si les réponses que je lui fournissais étaient celles qu’il attendait. Il s’assit sur un siège, à mes côtés.

— Raconte-moi.

— Vous raconter... quoi ?

— Tout ce dont tu te souviens, dans les moindres détails...

Je le dévisageai, jetai un coup d’œil vers la femme, pour vérifier qu’elle appuyait ce verdict. Jamais personne ne m’avait demandé de raconter ce qui s’était passé sur le négrier, pas même Maître Oriano. Quant à Émilie et Austin, je doutais qu’ils connaissent l’existence de ces navires aux esclaves.

J’avais depuis longtemps rangé tous ces horribles souvenirs dans une petite boîte, que j’avais enfouie au fin fond de ma mémoire, là où je n’avais pas à les affronter. Déterrer toutes ces anciennes souffrances me sembla un châtiment bien sévère et injuste.

Néanmoins, on ne désobéissait pas à un Inquisiteur. Je m’appliquai donc à raconter dans les moindres détails la pénible traversée enchaîné dans le fond d’une cale, parmi des centaines d’inconnus aux regards vides, qui pleuraient, grondaient ou tentaient de mettre fin à leurs jours. Je décrivis la dizaine d’enfants, parfois plus jeunes que moi, enlevés à leurs parents, à leurs familles, qui cherchaient auprès des autres esclaves la protection et l’affection que personne n’avait ni la force ni l’envie de leur offrir. Des familles avaient été brisées ; des hommes séparés de leurs femmes, des mères de leurs enfants ; mais le pire était peut-être ceux qui étaient restés ensemble, et qui voyaient leurs proches dépérir jour après jour sans rien pouvoir y faire. Combien d’hommes avaient assisté, impuissants, à la mort de leur bien-aimée, combien d’enfants avaient péri dans les bras de leur mère, ou au contraire s’étaient pelotonnés contre le cadavre de leurs parents ?

L’odeur dans la cale était insupportable, mêlant des relents de vomis de ceux qui souffraient du mal de mer – dont je faisais partie – à la puanteur de l’urine et des excréments ; car bien sûr, aucun des esclavagistes ne prenait la peine de nous libérer de nos fers pour nous traîner vers les latrines.

Il faisait chaud et nous avions soif. Parfois on nous arrosait d’eau, on inondait les parois de la cale, et les esclaves assoiffés léchaient les murs et le sol souillé, ou se léchaient mutuellement pour ne pas mourir déshydratés. Nous avions faim aussi, évidemment, mais les distributions de pains rassis étaient plus rares encore, et faisaient toujours l’objet d’une lutte farouche entre esclaves. Une lutte que les enfants de mon âge remportaient rarement.

Et bien sûr, en plus de la faim, la soif et l'inconfort, il y avait la maladie. Chaque jour les esclavagistes, un mouchoir sur le nez et une lanterne à la main, arpentaient la longueur de la cale, se penchaient de temps à autre pour retirer les fers d'un esclave qui n'avait pas réussi à survivre une journée supplémentaire, luttèrent contre les survivants qui ne voulaient pas se séparer des corps de leurs proches. Les victimes étaient des enfants, pour la plupart, mais aussi quelques femmes et vieillards, et occasionnellement des hommes. Parfois ils n'étaient pas encore tout à fait morts, mais les geôliers savaient reconnaître un esclave trop faible pour survivre au voyage, et ils les jetaient par-dessus bord avec les autres cadavres.

J'étais terrorisé, à deux doigts de la folie. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer le nombre décroissant d'enfants dans la cale, convaincu que mon tour viendrait bientôt. Alors que mes forces déclinaient, je priais pour être bien mort lorsqu'ils me jetteraient à la mer, imaginant avec une horrible profusion de détails le navire s'éloignant vers l'horizon tandis que, mobilisant les maigres forces qu'il me restait, je luttais avec l'énergie du désespoir contre la noyade, perdu au milieu des cadavres.

Penser. Quand je ne bataillais pas pour un morceau de pain ou un peu d'eau, quand je ne m'endormais pas, épuisé, contre un inconnu décharné au milieu des pleurs et des gémissements, je n'avais rien d'autre à faire que penser. Imaginer l'horreur de ma mort, m'interroger sur le moment où elle surviendrait, sur la douleur qu'elle engendrerait. Pas un instant je n'ai envisagé de survivre à la traversée.

Mais je survécus. Le navire avait accosté en Allorie, une escale imprévue sur la longue traversée qui devait le mener aux terres d'Outre-mer, de l'autre côté de l'océan. Le capitaine en personne était descendu à la cale, désignant à ses matelots les esclaves qu'il fallait libérer de leurs chaînes et vendre au plus tôt sur les marchés Alloriens. Les plus faibles, ceux qui n'avaient aucune chance de survivre plus longtemps, ceux dont il ne valait pas la peine de s'encombrer. Je figurai parmi les premiers à être débarqués.

Je quittai l'enfer du négrier pour plonger dans celui des marchés d'esclaves, des acheteurs de chairs humaines qui nous inspectaient en détail, dénigraient chacune de nos qualités, soulignaient chacun de nos défauts pour faire baisser les prix, des badauds qui se promenaient parmi les étals en nous examinant comme des bêtes curieuses, des clients satisfaits qui repartaient en tenant leur achat en laisse, tandis que l'esclave, la tête basse, affrontait sa nouvelle vie avec résignation.

Je restai un bon moment sur le marché ; personne ne voulait de moi. Trop jeune ; trop maigre ; trop laid... Enchaîné à l'étal je regardais les autres partir, les négociés se disputer féroceement, les clients se détourner de moi. Je me sentais seul, perdu et abandonné. Le marchand cherchait à se débarrasser de moi, sans parvenir à convaincre personne ; jusqu'au moment où il découvrit que je savais

lire. C'est ce jour-là que Maître Oriano me rencontra ; il avait besoin d'un esclave pour distraire sa fille aveugle, et un esclave capable de lui lire des histoires lui convenait à merveille.

— Donc, m'interrompit Antholédrin, tu savais déjà lire avant même ton arrivée en Allorie.

Je hochai la tête.

— Qui t'a appris ?

La question me dérouta. Jamais personne ne s'était interrogé à ce sujet ; moi-même, je ne m'étais jamais demandé d'où me venait ce savoir. Je réfléchis un moment avant de hausser les épaules.

— Je ne m'en souviens pas. C'était il y a longtemps. Un autre esclave, sans doute.

Antholédrin ouvrit la bouche, prêt à ajouter quelque chose, mais la referma sans rien dire et jeta un coup d'œil vers sa compagne. Celle-ci hocha discrètement la tête.

Je demeurai interdit. Croyaient-ils à mon histoire ? Impossible à savoir. Tous deux conservaient un masque de parfaite impassibilité, que je ne pus déchiffrer.

Finalement, après plusieurs minutes de réflexion, il porta la main à son cou, détacha la fine chaîne en or qu'il dissimulait sous sa chemise de soie noire et sur laquelle était enfilé, tel un étrange médaillon, un anneau doré. L'homme le glissa dans sa main puis, après une nouvelle seconde d'hésitation, le posa dans la mienne. Indécis, j'examinai le bijou.

L'anneau d'or était serti d'une myriade de points sombres et brillants, et je reconnus avec stupéfaction des diamants noirs. Aussi petits soient-ils, ils étaient rarissimes, chacun d'entre eux valant une véritable fortune ; et l'anneau en était couvert. À lui seul, le bijou pouvait suffire à acheter un royaume entier, et je le tenais dans le creux de ma main !

— Tu sais ce que c'est ? me demanda Antholédrin.

— Un anneau ? répondis-je stupidement.

Voyant son expression exaspérée, et me souvenant qu'on attribuait parfois aux diamants noirs la propriété de canaliser les pouvoirs magiques, je me hâtai d'ajouter :

— Un anneau magique ?

La tête légèrement penchée, il évalua ma réponse avant d'esquisser un faible sourire.

— En quelque sorte, oui.

J'examinai de nouveau le bijou avec perplexité. Jamais de ma vie je n'avais tenu entre les mains quoi que ce soit de magique ; en fait, à part les quelques tours de passe-passe des charlatans de rues, je n'avais jamais vu de magie, de près ou de loin. Mais on disait que les Inquisiteurs la pratiquaient. Avaient-ils détecté en moi des aptitudes pour cet art ? Voulaient-ils me l'enseigner ? L'idée

paraissait si saugrenue qu'elle en devenait risible. D'ailleurs, si j'avais eu le moindre pouvoir, je m'en serais probablement aperçu depuis longtemps.

— Enfile-le à ton doigt.

Un mouvement en direction de la table attira mon regard ; Golgia s'était raidie. Même l'homme, derrière son masque d'impassibilité, semblait tendu. Je les dévisageai l'un et l'autre, très mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il va se passer quand je vais le mettre ?

— Tu verras. Enfile-le. Si ça se trouve, je me trompe du tout au tout. Allons, cesse de poser des questions et obéis.

Je n'avais pas le choix. Observant l'anneau avec appréhension, essayant de me parer à toutes éventualités, je le tins du bout des doigts, pris une profonde inspiration. Les Inquisiteurs semblaient suspendus à chacun de mes gestes.

Puis, sans plus songer aux conséquences, je l'enfilai sur mon annulaire droit.

Et nous attendîmes...

Mais rien ne se produisit.

Je soupirai de soulagement. Les deux Inquisiteurs échangèrent un regard. Étaient-ils déçus ? Difficile à dire, avec leurs expressions impénétrables. En tout cas, j'espérais désormais qu'ils cesseraient de s'intéresser à moi. Quoi qu'était censé faire l'anneau, cela n'avait pas fonctionné. Je n'étais qu'un esclave ordinaire. Un petit Esclave de Sang, comme je le leur avais expliqué. Quand Antholédrin tendit la main, je lui rendis le bijou en essayant de masquer mon soulagement et mon empressement. Je n'osai imaginer ce qui se serait produit si l'anneau avait eu une réaction, si j'avais démontré une aptitude à la magie. M'auraient-ils emmené à Calmédra pour y suivre une formation d'Inquisiteur ? On racontait que cet apprentissage était un véritable calvaire ; j'avais bien assez de problèmes comme ça !

À peine eut-il récupéré son anneau qu'Antholédrin se désintéressa complètement de moi, et je fus congédié sans autre forme de procès.



Le soleil se leva trop tôt à mon goût. Épuisé, je débutai avec langueur ma journée de travail, commençant par m'occuper des chevaux. C'est alors que je remarquai la disparition de l'un des deux étalons des Inquisiteurs : le noir.

L'Inquisiteur Antholédrin n'était plus là, et Golgia déjeuna seule dans la salle à manger privée. Les clients étaient presque aussi rares que la veille, et je finis de distribuer les petits-déjeuners bien plus tôt que d'ordinaire. Je songeais à aller balayer la cour rapidement, afin de pouvoir voler quelques heures de sommeil avant les corvées de midi, mais mon maître m'appela près de lui.

— Alors, Clave ? Qu'ont-ils dit ? Qu'ont-ils fait ?

Je lui racontai tout, comment ils m'avaient interrogé sur le négrier qui m'avait amené en Allorie, et l'anneau qu'ils m'avaient fait porter. Maître Soren ne comprenait pas plus que moi ces étranges pratiques. Se grattant la tête, il se mordait les lèvres avec perplexité.

— L'Inquisiteur Antholédrin est reparti ?

En temps ordinaire, je ne me serais pas permis une question si indiscreète ; je n'étais pas censé m'intéresser aux allées et venues des clients. Mais j'avais des raisons d'être intrigué, et Maître Soren hocha la tête.

— Cette nuit, peu après que tu sois allé te coucher. Il est venu me réveiller pour me dire...

Il hésita un instant, guère certain de ce qu'il était bon de me confier.

— Ils veulent t'acheter.

La nouvelle me foudroya sur place. M'acheter, moi ? Alors que j'avais lamentablement échoué au test de l'anneau, que j'avais renversé du vin, cassé un verre et ruiné une carte, que je m'étais sauvé comme un lâche au lieu d'affronter la correction que je méritais ? Depuis leur arrivée, je ne m'étais jamais aussi mal conduit, et ils voulaient m'acheter ? Ça n'avait aucun sens ! Des esclaves de bien meilleure qualité grouillaient sur les marchés d'Allorie, et ils avaient les moyens de se les payer !

Une chose était sûre dans mon esprit, je n'avais aucune envie de les suivre, et Maître Soren le savait. Quels traitements allaient-ils me faire subir lorsque je leur appartiendrai, corps et âme à leur merci ? Qu'allait-il advenir de moi s'ils m'amenaient à Calmédra, le fief des Inquisiteurs, où le travail d'esclave serait à coup sûr bien différent que dans cette petite auberge ? J'aurais encore préféré rester l'esclave de Norwenn !

La gorge sèche, je demandai.

— Vous avez accepté ?

Maître Soren eut l'air terriblement embarrassé, et je sentis mon estomac se liquéfier.

— Bien sûr que non, j'ai refusé... Tu n'es pas l'esclave idéal, mais tu es travailleur, et je t'aime bien. Seulement... Ce sont des Inquisiteurs, Clave. Un seul mot d'eux, et je perds mon auberge. C'est arrivé à d'autres que moi, des personnes plus influentes. Je ne peux pas me permettre de tout perdre pour un stupide petit esclave !

Voyant mon visage décomposé, il s'empressa d'ajouter.

— Ils m'ont proposé cinq cents pièces d'or. Tu te rends compte, une fortune ! Avec une telle somme, j'en achète cinquante des comme toi ! J'ai essayé de refuser, vraiment, mais Antholédrin... Il n'est pas homme à accepter qu'un simple aubergiste lui tienne tête. Alors je... je lui ai dit que je ne me détacherais pas de toi à moins de deux mille pièces d'or...

Un large sourire de fierté illumina mes traits. Il avait fallu un sacré courage à mon maître pour faire une telle répartie. Je n'aurais jamais cru qu'il puisse me défendre avec autant d'aplomb ! Deux mille pièces d'or, c'était du vol qualifié, aucun homme n'accepterait de payer autant pour un esclave, pas même un Inquisiteur. Encore moins pour quelqu'un comme moi. Antholédrin avait dû être fou de rage !

— Et alors ? Qu'a-t-il dit ?

Maître Soren se versa un verre de bière qu'il avala d'un trait. Il était bien rare de le voir boire de si bon matin.

— Il m'a dit qu'en général les aubergistes qui se balançaient au bout d'une corde se souciaient assez peu de leurs esclaves... Je regrette, Clave, ils ne m'ont pas laissé le choix.

Mon sourire s'effaça. C'était impossible, il me faisait une mauvaise blague.

— Mais alors... Pourquoi est-il parti ?

— Je ne sais pas très bien. Je l'ai entendu dire à Golgia qu'il devait retourner à Calmédra pour les avertir... Qu'il reviendrait te chercher pour t'emmener là-bas, et qu'elle devait rester ici pour... veiller sur toi... Que tant qu'ils n'étaient pas en mesure de te protéger, il valait mieux que tu restes caché à l'auberge.

« *Les avertir* » ? « *Me protéger* » ? « *Rester caché* » ? De quoi parlaient-ils donc ? De qui étais-je censé me protéger ? Pour autant que je le sache, je n'avais pas d'ennemi ; du moins, aucun ennemi méritant que des Inquisiteurs ne s'en soucient...

Maître Soren fronça les sourcils.

— Tu es bien certain de n'avoir rien fait d'autre, dans cette chambre ? Raconter ta vie et mettre un anneau, et c'est tout ? Parce que, pour qu'ils se montrent aussi déterminés, tu dois avoir de sacrés talents cachés !

Je savais à quoi il faisait allusion, même s'il n'y croyait qu'à moitié. Les Inquisiteurs n'étaient pas le genre d'hommes à assouvir leurs bas instincts avec des esclaves de passage, dans des auberges perdues. Ils valaient bien mieux que cela. Mais pour qu'ils soient prêts à acheter cinq cents pièces d'or un esclave qui en valait dix, et qu'ils aillent jusqu'à menacer de mort mon maître, j'avais forcément fait quelque chose qui les avait intéressés.

Sauf que je n'avais pas la moindre idée de ce que ce pouvait être...

Chapitre 3

Amères retrouvailles

LES JOURS, PUIS LES SEMAINES PASSÈRENT. GOLGIA NE QUITTAIT PLUS l'auberge, au grand dam de mon maître qui voyait sa clientèle diminuer peu à peu. La paladine se faisait discrète, sortant rarement de sa chambre ou de la salle à manger privée. Pourtant où que j'aille, quoi que je fasse, j'avais l'impression de sentir son regard pénétrant sur moi. C'était assez agaçant, mais au moins, elle ne chercha plus à me voir ou à me parler. Maître Soren s'occupait de la servir personnellement. De mon côté, je faisais de mon mieux pour l'ignorer.

Elle guettait le retour de son compagnon pour m'emmener à Calmédra. Ce qui m'attendait là-bas demeurait un mystère, et j'aurais volontiers passé une vie entière sans en apprendre davantage. Je savais que mes jours étaient comptés. Combien de temps mettrait Antholédrin pour aller à Calmédra et en revenir ? Avec une monture comme la sienne, ce ne pouvait être l'affaire de plus d'un mois ou deux.

Comme souvent ces derniers temps, je sentis à quel point le contrôle de ma vie m'échappait. C'était le lot de tous les esclaves, et j'étais esclave depuis ma naissance, aussi j'aurais dû y être habitué. Mais j'imagine qu'on ne s'habitue jamais à être le jouet du destin et d'une poignée d'hommes plus puissants.

Un événement inattendu vint cependant soulager un peu mon épreuve. Antholédrin était parti depuis plus d'un mois quand un homme d'un bourg voisin, ayant entendu dire qu'une Inquisitrice logeait à l'auberge, vint la voir un matin pour lui demander de régler un conflit chez lui. La nature du problème me resta toujours inconnue, et Gorgia rechigna à l'accompagner, mais elle n'avait pas le choix : si un litige était jugé suffisamment grave pour qu'on fasse appel à ses services, elle n'avait pas le droit de se dérober. Elle suivit donc l'homme et resta absente plusieurs jours.

Le soir de son départ, la salle commune de l'auberge fut nettement plus animée. Des transactions plus ou moins douteuses recommencèrent à s'y dérouler, des hommes au passé obscur revinrent s'enivrer jusqu'à l'inconscience. Bien que la charge de travail ait sensiblement augmenté, je préférais cette atmosphère moins pesante, et j'accomplissais mes corvées de bon cœur ; même Maître Soren semblait de meilleure humeur.

Cependant, nous avions conscience l'un et l'autre que ce répit serait de courte durée. Golgia pouvait réapparaître d'un jour à l'autre, et si ce n'était pas elle, ce serait Antholédrin. Maître Soren m'avait défendu de son mieux, mais il était bien impuissant face à des Inquisiteurs. Quand Antholédrin reviendrait, je n'aurais d'autre choix que de le suivre à Calmédra, le fief des Inquisiteurs.

Peu après le départ de Golgia, Maître Soren me demanda de profiter de son absence pour procéder à ce qu'il appelait un « nettoyage en profondeur » de ses appartements. Bien sûr, je changeais quotidiennement les bougies, l'eau des cuvettes et les draps de chaque chambre, et j'en faisais les poussières une fois par semaine, mais un décrassage plus poussé était parfois nécessaire. En particulier lorsqu'il s'agissait de l'ancre d'une clientèle si exigeante : même si les Inquisiteurs qui y résidaient étaient plus ou moins indésirables, ils devaient bénéficier du meilleur service possible. Il en allait de l'avenir de l'auberge.

Je nettoyai donc la suite des Inquisiteurs avec une application toute particulière, en commençant par la cheminée. C'était la seule chambre de l'auberge à en posséder une, et heureusement, car je détestais cette corvée. C'était un travail pénible et salissant. Armé d'un seau je débarrassai les cendres, astiquai les pierres, vérifiai le conduit. Couvert de suie de la tête aux pieds, je fus contraint de sortir faire ma toilette au puits avant de reprendre ma corvée. Je changeai les draps des lits, remplaçai les chandelles, brossai le parquet avec du savon noir, cirai les meubles, nettoyai les vitres.

J'en avais presque terminé lorsque je fis une découverte qui allait changer ma destinée. Je dépoussiérais le linteau de la cheminée lorsque je remarquai une pierre descellée tombée au fond du foyer. Je l'avais probablement accrochée en enlevant les cendres, et alors que j'allais la remettre distraitemment à sa place, songeant à part moi qu'il me faudrait signaler ce détail à mon maître, je réalisai que ce n'était pas l'usure qui avait endommagé le mur : quelqu'un avait intentionnellement entamé le ciment pour obtenir une cache pratiquement indécélable.

Je passai ma main à l'aveuglette dans la cavité laissée par la pierre, et mes doigts touchèrent une fine chaîne. Alors que je la ramenai à la lumière, je reconnus l'anneau doré serti de diamants noirs qui y était enfilé. C'était celui qu'ils m'avaient obligé à porter quelques semaines plus tôt. L'anneau magique.

Poussé par la curiosité, je le retirai de la chaîne et le tournai entre mes doigts. Il semblait plus beau, plus mystérieux, plus fascinant à la lumière du jour. L'or scintillait, alors que les diamants semblaient absorber l'éclat du soleil, exhiler les ténèbres. Le joyau était séduisant et terrifiant à la fois. Quels pouvaient donc bien être ses pouvoirs ? Pourquoi avaient-ils pensé que je pouvais en bénéficier, moi en particulier ? Pourquoi continuaient-ils à s'intéresser à moi, alors qu'il était évident que j'avais échoué au test ? Pourquoi dissimuler un anneau de si grande valeur dans un endroit pareil ?

— Clave ! Tu en finis, avec cette chambre ? Ça fait des heures que tu y es !

La porte s'ouvrit à la volée sur Maître Soren, et je cachai instinctivement l'anneau dans mon dos. Il me regarda en fronçant les sourcils, soupçonneux, avant de jeter un coup d'œil autour de lui.

— Formidable. Cette chambre est impeccable. Tu as fait du bon travail, mais ne t'éternise pas. Des clients t'attendent en salle.

Les compliments de mon maître étaient assez rares pour que j'en apprécie leur valeur. Alors qu'il faisait volte-face, je me dépêchai de le satisfaire. J'enfilai l'anneau sur sa chaîne, rangeai le tout dans son emplacement secret, remis la pierre en place, et repris mon travail sans plus y penser.



Quelques jours après le départ de l'Inquisitrice, un soir, Maître Soren resta bien plus longtemps que de coutume, discutant gaiement avec quelques clients accoudés au bar. Quand enfin il monta se coucher, il ne restait guère que trois habitués à moitié inconscients et un homme assis dans un coin de la salle commune devant un verre de vin. Ce dernier ne s'était même pas délesté de son capuchon, et avait à peine desserré les dents pour commander son verre auquel il n'avait pas touché. Ce genre de comportements m'était familier, en général l'œuvre de quelques hors-la-loi venu trouver refuge durant une paire d'heures en attendant que leurs poursuivants se fatiguent à les rechercher. Ils étaient plus difficiles à déloger que les quelques poivrots qui finiraient de cuver dans le caniveau.

Je commençai donc par les ivrognes, les jetant sans vergogne à la rue, avant de m'occuper de l'inconnu. Avec toute la diplomatie dont j'étais capable, je m'approchai en esquissant un sourire.

— L'auberge va fermer pour la nuit, Monseigneur. Vous devez finir votre verre et partir.

J'ignore pourquoi cette corvée me revenait. En général, les gens détestaient recevoir des ordres d'un esclave. La demande serait bien mieux passée si elle était venue de Maître Soren, même si je m'appliquais à tourner ma phrase aussi habilement que possible.

— J'ai réservé une chambre à l'étage. Je finis mon verre et je monte.

Le timbre de sa voix me surprit ; c'était celle d'un adolescent qui n'avait pas encore mué. L'inconnu était beaucoup plus jeune que je ne le croyais.

Je haussai les épaules et commençai à balayer la salle commune.

— Il y avait du monde, ce soir. C'est comme cela tous les jours ?

Je me retournai, surpris. Je me faisais des idées où ce client cherchait à faire la conversation à un esclave ? Je haussai de nouveau les épaules, un brin irrité.

— Ça dépend des soirs. Vous avez bientôt fini votre verre ?

— En fait, j'avais pensé que, peut-être... tu accepterais d'en partager un avec moi...

Je ne parvenais pas à voir ses traits sous son capuchon et ça m'agaçait. J'étais fatigué, je voulais aller me coucher, et je n'avais aucune envie de faire des politesses avec un inconnu.

— C'est contre le règlement. Vous avez terminé ?

— Et tu ne pourrais pas faire une exception ? Pour un vieil ami ?

Cette fois, j'abandonnai complètement le balai pour le dévisager, éberlué. Souriant, il retira enfin son capuchon, et bien qu'il ait changé, je reconnus sans mal mon ancien maître.

— Austin !

La stupéfaction me cloua sur place. J'étais loin d'imaginer que je le reverrais un jour ! Son visage de petit garçon avait disparu, remplacé par des traits d'adolescent. Il avait grandi, aussi, et s'était étoffé. Il faisait ma taille à présent, et était bien plus épais que moi. Mais il avait un air fatigué, une mine soucieuse derrière son sourire de façade. La mort de son père avait définitivement emporté son innocence d'enfant. Il devenait peu à peu un homme.

— Hé oui, surprise ! Si tu savais le mal que j'ai eu à te retrouver ! Personne ne se souvenait t'avoir vu, personne ne savait à qui tu avais été vendu. Et puis j'ai rencontré un homme qui m'a dit...

Je ne l'écoutais que d'une oreille, trop abasourdi pour prêter attention à ses bavardages. Que faisait-il ici, si loin de la propriété Oriano et seul ? Pourquoi avait-il cherché à me retrouver, après s'être débarrassé de moi ?

La confrontation de mes deux vies, l'ancienne et la nouvelle, me mettait terriblement mal à l'aise. Je n'avais pas vraiment honte de ce que j'étais devenu, je faisais honnêtement un travail honorable, mais j'étais bien loin de l'existence de quasi-noble que je menais autrefois, et j'aurais préféré qu'Austin ne soit pas le témoin de ma déchéance.

Le jeune homme bavardait, et je le connaissais assez pour savoir qu'il parlait pour ne rien dire quand il cherchait à masquer son inquiétude. Était-ce moi qui le rendais nerveux ? Un malheureux esclave ? Puis je me souvins que la dernière fois que je l'avais vu, il m'observait derrière une fenêtre tandis qu'on me traînait dans une cage. Culpabilisait-il ? Craignait-il ma colère, mon ressentiment ?

Étais-je en colère contre lui ?

Pendant qu'il jacassait, j'étudiais la question. Je l'avais été, au début. J'avais été un bon esclave, depuis le premier jour, et je les avais servis avec une loyauté sans limites. J'aurais donné ma vie sans la moindre hésitation pour lui ou pour sa sœur, et tout ce que j'avais obtenu en retour, c'était un renvoi pur et simple, sans même un au revoir, sans même un merci. Puis je m'étais souvenu de ma condition. Qui étais-je donc pour juger ainsi les choix de mes maîtres, pour remettre en question leurs décisions ? Quelle arrogance de les avoir considérés comme mes égaux... J'avais perdu de vue, toutes ces années, qu'ils n'étaient ni mes amis ni ma famille, et qu'ils ne me devaient aucune explication.

Je n'étais pas en colère contre Austin. C'était un luxe qu'un esclave ne pouvait, ne devait pas se permettre.

— Ton maître m'a tout l'air d'une sacrée ordure, clama soudain Austin au détour d'un raisonnement que je n'avais pas suivi. Tu es vraiment mal tombé !

— Maître Soren est un bon maître, répliquai-je sombrement.

— Il n'arrête pas de te frapper ! Je l'ai vu avec sa badine, il n'a pas arrêté de la soirée !

Je n'avais jamais été aussi proche de Maître Soren que je l'avais été de Maître Oriano ou de ses enfants, c'est vrai. Mais je l'aimais bien, je me sentais en sécurité auprès de lui, et il était monté en flèche dans mon estime lorsqu'il avait tenu tête à deux Inquisiteurs qui le terrifiaient pour me protéger. Comment Austin pouvait-il le juger aussi vite, avec aussi peu d'éléments ?

— Maître Soren me traite tout à fait correctement. Il ne me laisse pas tomber lorsque les choses tournent mal.

J'avais dit cela sans arrière-pensées, mais je le vis rougir d'indignation et je compris qu'il avait pris cette remarque pour lui. Le moment était mal choisi pour engager une dispute. J'enchaînai donc :

— Que fais-tu ici, Austin ? Il est tard et je suis fatigué, alors si tu arrêtais de tourner autour du pot ?

Il parut surpris ; il n'avait pas l'habitude de me voir aussi direct et irritable. Il n'était pas le seul à avoir changé en deux ans ; je n'étais plus le petit garçon doux et patient de son souvenir.

— Je... nous... nous avons eu des problèmes...

— Nous ? Émilie aussi ?

— Elle est en haut, dans la chambre...

— Tu l'as traînée jusqu'ici ?

— Elle est plus en sécurité ici qu'à la maison.

Il soupira.

— Viens avec moi. Émilie veut te parler...



Lorsque j'entrai dans la petite chambre je reconnus aussitôt l'odeur de fleurs qui entourait toujours Émilie, comme si à force de se promener dans les jardins de son père elle en était imprégnée du parfum. Quand elle entendit la porte s'ouvrir, elle se leva du lit où elle était assise.

Elle était aussi resplendissante que dans mon souvenir, mais de véritables formes de femmes sculptaient à présent son corps d'adolescente. Son air candide avait également disparu ; son beau visage délicat était marqué par l'inquiétude, tout comme celui de son frère.

Je n'eus pas le temps de proférer un son, de faire un geste. La jeune fille se précipita dans mes bras et, avant que je ne puisse l'en empêcher, posa ses lèvres sur les miennes.

Prétendre que je n'y avais jamais songé serait un mensonge ; bien sûr que j'étais amoureux d'Émilie, je l'étais probablement depuis le premier jour, lorsque son père nous avait présentés, à l'occasion de son septième anniversaire. J'étais le cadeau qu'il faisait à sa fille, un compagnon qui l'aiderait à se déplacer, à manger, à se coiffer, et surtout qui lui lirait toutes ces histoires dont elle raffolait.

Déjà, à l'époque, elle était la fillette la plus magnifique qu'il m'ait été donné de rencontrer, malgré son regard bleu pur qui fixait le vide. Ou peut-être à cause de ce regard.

Je l'ai tout de suite aimé, mais je savais également, même à cette époque, que ce type de sentiment m'était interdit. Les lois Alloriennes régissant les rapports entre un esclave et son maître – ou toutes personnes libres – sont très explicites et très strictes. Les esclaves ne peuvent s'unir qu'à leurs semblables, sous réserve que leurs maîtres respectifs les y autorisent. Les filles esclaves étaient parfois engrossées par leurs maîtres, mais il n'était jamais question de sentiments, encore moins de mariages ; quant aux rejetons ils devenaient Esclaves de Sang, vendus dès qu'ils étaient sevrés. J'étais probablement le fruit d'une union de ce genre. Les esclaves se mariaient parfois entre eux, mais ces alliances restaient rarissimes, et donnaient rarement lieu à des naissances. À quoi bon avoir des enfants si c'est pour se les voir arracher dès leur plus jeune âge ?

Toujours est-il que j'aurais été torturé et pendu si je n'avais eu ne serait-ce qu'un regard équivoque envers ma maîtresse. J'avais choisi de considérer Émilie comme ma sœur ; cela simplifiait les choses. On pouvait être proche de sa sœur, on ne pouvait en tomber amoureux.

Émilie se recula enfin, vaguement embarrassée par son audace. J'ignorais comment réagir. En jetant un coup d'œil vers Austin, je le vis ricaner bêtement. Ne se rendaient-ils pas compte de la situation ? Nous pourrions être pendus tous les deux – non, tous les trois – pour un méfait de ce genre.

Émilie attendait ma réaction. Que faire ? Approuver son geste relevait du blasphème, mais la repousser lui serait profondément humiliant. L'ignorer peut-être encore davantage.

— Je suis désolée, Selden. Mais cela m'obsédait depuis des mois ; j'ai toujours regretté de ne jamais l'avoir fait depuis le jour de ton départ. Tu es le seul que j'aie jamais aimé, et je craignais de t'avoir définitivement perdu avant d'avoir eu le temps d'échanger un baiser...

— La loi...

— Oh, Selden, au diable la loi, explosa soudain Austin. Tu n'as que ce mot-là à la bouche, ma parole ! Tu es dingue de ma sœur depuis toujours, ça te tuerait de l'admettre ? De l'assumer, pour une fois ?

Je préférerais changer de sujet :

— J'imagine que vous n'avez pas fait le chemin jusqu'ici pour cela ?

Émilie s'assombrit, humiliée comme je m'y étais attendu. Mais que voulait-elle que je dise ? Austin aussi sembla déçu par ma réaction. Il répondit néanmoins à ma question.

— Philomène, bien sûr ! Quoi d'autre ? Cette femme est un véritable poison !

Je dévisageai Austin, sidéré. Ils n'avaient tout de même pas fait tout ce chemin, retrouvé un ancien esclave qu'ils avaient chassé sans raison deux ans plus tôt, uniquement pour se plaindre de leur tutrice !

— Ce n'est pas nouveau ! Autre chose ?

— Ne te moque pas, Selden, murmura Émilie. Austin et moi pensons qu'elle... elle a peut-être découvert le moyen de s'emparer de notre fortune.

Je connaissais les lois Alloriennes par cœur, et je secouai la tête.

— Impossible, elle n'est que votre tutrice. Les biens Oriano reviendront à Austin à sa majorité, en intégralité. Elle ne peut rien contre cela.

— Tu ne comprends pas, Selden. Austin... depuis ton départ, il a eu toute une série... d'accidents bizarres.

Je jetai un coup d'œil au garçon, qui confirma d'un geste.

— Un jour, c'est une corde tendue en travers des escaliers qui m'a fait dégringoler jusqu'en bas et failli me tuer. Sur le coup j'ai cru à la culpabilité d'Ania, qui s'occupe du ménage, et je l'ai fait sévèrement fouetter, mais elle a continué à jurer son innocence, et elle n'est pas du genre à mentir aussi effrontément.

» Puis, il y a eu la balade à cheval. Philomène m'avait acheté un étalon, soi-disant une bête très docile. Je n'avais pas fait cent pas que cette saleté a commencé à se cabrer, à ruer, à tenter de me désarçonner. J'ai fini par tomber, et le cheval m'a piétiné avant de s'enfuir. C'est un miracle si je ne m'en suis sorti qu'avec un poignet foulé.

— Et dernièrement, Austin est tombé malade. C'est peut-être une coïncidence, mais la veille il avait été le seul à manger un pain d'épice... Je suis convaincue que cette vipère a tenté de l'empoisonner.

Je continuais de secouer la tête, incrédule.

— C'est stupide. Tuer Austin ne changera rien. L'héritier est le premier enfant mâle, mais s'il est inexistant, ou s'il venait à disparaître, l'héritage irait entre les mains de l'aînée des filles, autrement dit Émilie, et certainement pas Philomène.

— La fortune me reviendrait à moi, ainsi qu'à mon mari.

— Et alors ? Tu ne comptes pas épouser Norwenn ?

Un silence embarrassé suivit ma remarque. Austin baissa les yeux.

— On pense que c'est justement la deuxième partie du plan de Philomène. Si son fils prend Émilie pour femme, elle pourra enfin jouir de la fortune de Père à son gré.

— Mais elle ne peut pas t'obliger à l'épouser. Seuls vos deux consentements peuvent avaliser un mariage... et tu n'es pas assez idiot pour dire oui.

Émilie s'était rassise, et semblait de plus en plus confuse. Elle me cachait quelque chose, quelque chose de grave. Quelque chose qui, plus encore que les tentatives d'assassinats sur Austin, justifiait qu'ils soient venus jusqu'ici réclamer mon aide.

— Nous avons étudié les lois Alloriennes, avec Austin. C'était compliqué, tu n'étais pas là, et de nous trois tu étais le meilleur pour les décrypter, mais... il semblerait que... certaines circonstances pourraient justifier que l'homme s'unisse à une femme, quelle que soit l'opinion de cette dernière...

J'avais beau me creuser les méninges, je ne parvenais pas à me souvenir d'une loi pareille.

— Quelles circonstances ?

— Si Émilie porte le bébé de Norwenn, il pourra l'épouser sans son accord, répondit Austin d'un air sombre.

Un silence terrible tomba sur la petite chambre tandis que je digérais cette nouvelle information. Je revis soudain les mains de Norwenn, glissées sous le corsage d'Émilie alors que, penché sur elle, ses lèvres se plaquaient sur les siennes. Que se serait-il produit ce jour-là si je n'étais pas intervenu ?

Que s'était-il passé depuis que j'étais parti ?

— Tu...

Je n'arrivais pas à trouver les mots pour rendre cette vérité moins ignoble.

— Tu portes le bébé de Norwenn ?

Émilie secoua la tête avec conviction.

— Non, Dieu merci, quelles horreurs es-tu en train de t'imaginer ? Norwenn n'est pas parvenu à ses fins, jamais, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé ! Philomène a toujours un bon prétexte pour éloigner Austin de la maison, et Norwenn toujours une bonne excuse pour rester collé à moi. À l'entendre, je suis incapable de faire un pas sans son aide. Il a tenté de me séduire et, quand il a vu que ça ne fonctionnait pas, il s'est énervé et m'a un peu brutalisée. Mais grâce au ciel, Austin est intervenu à temps...

Je me remis à respirer. Ils m'avaient fichu une sacrée peur ces deux-là, mais heureusement le pire avait été évité.

Cependant je cernais le problème avec exactitude. S'ils avaient raison – et tout portait à croire que c'était le cas – ils étaient effectivement en danger, tous les deux. Émilie approchait de ses seize ans, l'âge de majorité ; si Philomène comptait éliminer Austin et contraindre Émilie à épouser son fils, ce n'était désormais plus qu'une question de mois.

— Nous avons retourné le problème dans tous les sens, expliqua Austin. L'ennui, c'est que Philomène n'est pas assez idiote pour laisser des preuves flagrantes. Tout ce que nous avons, au mieux, ce sont des soupçons. Quant au projet de Norwenn concernant Émilie, jamais nous ne pourrions prouver qu'elle a été forcée. Ce sera parole contre parole, et qui écouterait une pauvre aveugle, face à l'un des partis les plus influents de toute l'Allorie ?

— Alors vous avez décidé de venir ici pour me voir ? Pourquoi ? Que pensez-vous que je puisse y faire ? Je suis un esclave, et même pas le vôtre !

Austin se laissa tomber sur une chaise, découragé.

— Jamais je n'aurais dû te revendre ! Je m'en suis voulu, si tu savais ! Mais la façon dont Norwenn t'avait traité... la façon dont ils te traitaient tous... J'ai essayé de te protéger, je me suis battu avec Philomène durant des heures... des jours, mais... Elle était notre tutrice, c'était elle qui avait tous les droits... Elle ne cessait de dire que tu étais malheureux chez nous, que depuis que Norwenn

avait pris ta place, remplissait tes fonctions, depuis que tu étais redevenu un esclave ordinaire... Oh, je ne sais pas, mais j'ai fini par la croire ! J'ai pensé que, peut-être, t'éloigner de la maison, t'éloigner de Norwenn... te donner une seconde chance, en somme...

— Une seconde chance ? Austin, tu sais que plus des trois quarts des esclaves de mon âge finissent dans des lupanars ?

Il ouvrit des yeux ronds. Visiblement, il n'était pas au courant.

— Des lupanars mais... Selden, tu es un garçon !

— Il y en a certains que ça ne rebute pas, figure-toi ! Tu aurais peut-être pu me demander mon avis avant de me...

Je m'interrompis, fermai les yeux, pris une profonde inspiration pour me calmer. Voilà que je recommençais, j'oubliais la place qui était la mienne. Mes anciens maîtres réapparaissaient et, dans l'heure qui suivait, je reprenais mes mauvaises habitudes. Maître Oriano m'avait-il donc si mal éduqué ?

— Excuse-moi, Austin, je n'ai pas à porter de jugement. C'est toi le maître, c'était à toi de décider...

— C'est moi le maître ? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle invention ? Comme si j'avais l'habitude de te traiter en être inférieur !

— Tu m'as vendu, Austin, comme un maître vend un esclave dont il ne veut plus. Mais je ne te fais pas de reproches : je *suis* un être inférieur.

— Je t'interdis de dire un truc pareil ! C'est cette petite raclure de Soren qui te met ce genre d'idées en tête ? Je te jure, si j'avais su que tu atterrirais dans un tel endroit...

Je décidai de laisser couler. Austin et Émilie ne vivaient pas dans mon monde ; pour eux, le summum de l'horreur consistait à recevoir quelques coups de badine dans les jambes chaque jour. Je comprenais mieux, désormais, pourquoi ils m'avaient vendu ; jamais ils n'avaient imaginé ce qui aurait pu m'arriver. Croyaient-ils que je retournerais auprès d'une gentille famille, que je servais une petite noble bien élevée en manque de distractions ? Comprendraient-ils un jour que très peu d'hommes avaient la grandeur d'âme de leur père ?

— Te vendre était une erreur, intervint Émilie. Nous l'avons vite réalisée. Les choses n'auraient peut-être pas tourné si mal si nous t'avions gardé auprès de nous. Philomène le savait, elle l'a compris le jour où tu as corrigé son fils. La première partie de son plan diabolique consistait à se débarrasser de notre unique soutien, et nous avons été assez stupides pour la laisser faire. Mais nous savons apprendre de nos erreurs ; aujourd'hui, si quelqu'un peut nous sortir de ce guépier, c'est toi. Tu as toujours su nous sauver la mise.

Sa confiance inaltérable en moi me flattait, mais la situation était loin d'être aussi simple. Je servais un autre maître maintenant, et ma marge de manœuvre était bien plus réduite que lorsque je vivais chez eux. Ils ne pouvaient pas me racheter, pas sans la permission de Philomène, ce qu'elle ne leur accordera

jamais. Si à une époque j'aurais pu les aider, il était trop tard désormais ; trop tard de plus de deux années.

Je secouai la tête.

— Vous ne pouvez pas rester à la propriété Oriano, c'est trop dangereux. La seule alternative qui vous reste, c'est la fuite.

— Fuir, s'indigna Austin. Et laisser la fortune de mon père à cette mégère ?

— Tant que tu es vivant elle ne pourra rien en faire ; et tu pourras venir la réclamer à ta majorité. Mais en attendant tu dois te protéger, et protéger ta sœur.

— Selden, Austin ne sera pas majeur avant trois ans. Comment vivrons-nous durant tout ce temps ? Philomène a gardé sous clé la moindre de nos richesses ; nous avons été contraints de fuir uniquement avec ce que nous portons sur le dos.

— Avec Émilie nous avons pensé... Nous nous sommes dit que, peut-être, nous pourrions demander l'arbitrage d'un Inquisiteur...

Le mot me fit bondir.

— Alors ça, c'est absolument hors de question. Vous êtes fous ?

— Je sais qu'ils ont mauvaise réputation, mais...

— Ils n'ont pas que mauvaise réputation ! J'ai eu l'occasion d'en fréquenter deux, dans cette auberge, et crois-moi ils sont largement aussi terribles qu'on le dit. Si tu laisses un Inquisiteur s'immiscer dans cette histoire, non seulement tu n'obtiendras pas gain de cause mais tu pourras t'estimer heureux s'il ne confisque pas purement et simplement ton héritage.

— Il ne peut pas faire ça, s'indigna Austin.

— Et pourquoi pas ? Ce serait la méthode idéale pour résoudre le conflit ! Plus d'argent, plus de tentative de viol ou d'assassinat ! Quant à l'or de ton père, il aura bien meilleur usage dans les caisses de Calmédra.

— Il n'a pas tort. Ce ne serait pas la première fois qu'un Inquisiteur règle le problème d'une façon drastique et totalement inattendue.

Austin sembla déçu ; il avait visiblement fondé beaucoup d'espoir sur cette idée, et un mois auparavant je l'aurais peut-être soutenu. Mais désormais, la dernière chose que je souhaitais était de livrer mes anciens maîtres à cette horde de vautours sans pitié.

— Alors, c'est vrai ce qu'on raconte ? Il paraît qu'une Inquisitrice séjourne ici.

— Séjournait. Elle est partie il y a quelques jours, une affaire urgente à régler. Mais elle va...

Les mots moururent sur mes lèvres. Une idée venait de germer dans mon esprit. Une très mauvaise idée, à n'en pas douter, mais elle pouvait fonctionner.

— Je crois que je sais comment vous aider.

Chapitre 4

Marchandages

LE CIEL S'ÉCLAIRCISSAIT DERRIÈRE LA VITRE DE LA CHAMBRE UNE. L'AUBE approchait. L'auberge était silencieuse, chacun de ses occupants profondément endormi.

Accroupi devant la cheminée je retrouvai la pierre descellée. L'anneau était toujours à sa place, enfilé sur sa chaîne comme je l'y avais laissé. Je pris le bijou avec précautions ; les diamants noirs brillaient de leurs éclats sombres si particuliers, comme s'ils avaient le pouvoir à la fois de renvoyer la lumière et de l'absorber. Ils étaient minuscules, mais la taille importait peu ; chacun d'eux valait une fortune, et l'anneau entier n'avait pas de prix.

C'était plus qu'il n'en fallait pour subvenir aux besoins de mes maîtres durant leur fuite.

J'hésitais cependant. Les criminels en Allorie étaient jugés en fonction de leur statut social. En tant qu'esclave, l'être le plus inférieur référencé par la loi, je risquais le plus gros. De façon générale, quelle que soit la nature du méfait, nous recevions toujours le même châtiment : torture et pendaison. Seules la cruauté et la durée de la torture variaient en fonction de l'importance du délit, et le vol figurait parmi les crimes les plus graves. Sans compter que j'allai m'en prendre aux biens d'un Inquisiteur. Si je me faisais prendre, je ne donnais pas cher de ma peau...

Je me tortillais sur place, indécis, tandis que les premiers rayons du soleil apparaissaient. Ma journée de travail commençait, mon maître n'allait pas tarder à se lever. Il se demanderait où j'étais. Il ne devait pas me trouver ici.

J'empochai l'anneau, et me dirigeai vers la porte.



J'avais le bijou. Sa valeur suffirait à payer la fuite de mes anciens maîtres, mais encore fallait-il pouvoir l'échanger en espèces sonnantes et trébuchantes, et ce n'était pas si simple.

Les esclaves n'ont pas le droit de posséder le moindre objet ; même la modeste chemise et le pantalon que je portais sur le dos ne m'appartenaient pas, je n'en avais que la jouissance. D'ailleurs, s'il prenait la fantaisie à Maître Soren de m'enlever mes vêtements et de m'exhiber entièrement nu devant ses clients, aucune loi Allorienne ne l'interdisait explicitement.

De fait, n'ayant aucune possession, je n'étais légalement pas autorisé à faire le moindre commerce. Je devais agir avec prudence, car avec un anneau

d'une telle valeur je risquais d'attirer l'attention sur moi. Si j'étais dénoncé je finirais en prison ou pendu, et je ne serais plus d'aucune aide à Émilie et Austin.

J'avais envisagé de leur confier la responsabilité de cette transaction. Ils étaient libres, ils éveillaient fatalement moins les soupçons que moi. Mais Émilie était une jeune fille aveugle et naïve, beaucoup trop vulnérable, et elle se ferait forcément escroquer, même si je la présentais au bon acheteur. Quant à Austin... Eh bien, c'était Austin ! Impulsif, revendicateur, impatient... Il était trop imprévisible pour mener à bien une vente aussi délicate.

De plus, si je leur montrais l'anneau, cela soulèverait de leur part des questions embarrassantes auxquelles je n'étais pas prêt à répondre. Ils me prenaient pour quelqu'un de profondément loyal et honnête, et c'était vrai... la plupart du temps. Mais leurs vies étaient en jeu, la vertu d'Émilie, la fortune de leur père, et en de telles circonstances je m'octroyais le droit de faire une entorse à mes principes. Une sacrée entorse même, où se mêlaient vol d'un objet extraordinaire et trahison envers l'Inquisition. Même si j'assumais parfaitement ma décision et ses possibles conséquences, je ne tenais pas à ce que mes amis apprennent que je pouvais me conduire en malfaiteur.

De plus les Inquisiteurs finiraient bien par s'apercevoir de la disparition de l'anneau. À ce moment-là, ils mettraient tout en œuvre pour le retrouver, ainsi que la personne qui l'avait dérobé, et mieux valait alors qu'ils ne puissent faire aucun lien entre le bijou et les Oriano.

Non, décidément, il était préférable que je m'occupe personnellement de la vente de l'anneau. Il fallait par contre que je choisisse soigneusement l'acheteur : il devait être cupide et peu regardant sur le respect des lois, ce qui ne manquait pas dans l'auberge de mon maître. Mais il fallait aussi que je puisse lui faire confiance, qu'il soit assez malin pour comprendre où allait son intérêt, qu'il soit riche, ambitieux. Un malfrat d'envergure pour que l'appât du gain soit plus fort que la peur de l'Inquisition. Enfin je devais en savoir assez sur lui pour pouvoir le faire chanter, le cas échéant, pour assurer mes arrières.

J'avais le candidat idéal. Orson Owen, dit Double O. C'était une brute épaisse, cruelle et impitoyable, mais douée d'une vive intelligence. Il venait à l'auberge presque tous les soirs pour gérer ses transactions douteuses. Des paris essentiellement, sur des combats de chiens, de coqs, des courses de chevaux, de lévriers, ou tout autre événement. Mais il trempait aussi dans des affaires louches de rançonnement, de corruption, de chantage, de vol, de recel, de prostitution, d'assassinat et j'en passe. Et, pour couronner le tout, la moitié de la ville lui devait de l'argent.

Le soir tomba sur la petite auberge. Mes deux anciens maîtres étaient restés enfermés dans leur chambre toute la journée, comme je le leur avais recommandé. Je leur avais apporté leurs repas mais, peu désireux d'engager une

nouvelle discussion, je m'étais contenté de déposer un plateau devant leur porte. Le temps des explications viendrait, mais plus tard.

Alors que la salle commune se vidait peu à peu et que mon maître était occupé auprès d'un groupe d'habitues au bar, j'abordai Double O.

— Seigneur Owen, j'ai un marché à vous proposer.

Il me dévisagea avec stupéfaction, comme s'il découvrait seulement à l'instant que j'étais doué de parole. Sans attendre qu'il se reprenne, je sortis l'anneau de ma poche et lui montrai. Lorsqu'il vit les diamants noirs une petite lueur de convoitise vint s'allumer dans ses yeux.

— Où as-tu eu cela ?

— Je l'ai volé, répondis-je simplement.

À quoi bon prétendre le contraire ? Craignant qu'il ne me le prenne je le remis dans ma poche, hors de sa portée, et le fixai droit dans les yeux.

— Vous m'en donnez combien ?

— Pourquoi crois-tu que ce genre d'objets puisse m'intéresser ? Attrayant, certes, mais impossible à revendre...

Technique classique de marchandage ; j'avais assisté à tant de négociations pendant que je servais des bières et des repas que je commençais à en connaître les subtilités par cœur.

— Oh ! Je pensais que vous pourriez être intéressé. Tant pis. Ce ne sont pas les receleurs qui manquent, dans cette auberge...

J'allais tourner les talons mais, comme je m'y attendais, il me retint.

— Attends, je n'ai pas dit que je n'étais pas prêt à te faire une offre. Que dirais-tu de dix pièces d'or ?

Je le dévisageai avec incrédulité. Je savais que les bases de la négociation consistaient, pour l'acheteur, à proposer le prix le plus bas possible, mais un montant aussi dérisoire frisait l'insulte. Sans mot dire je tournai les talons et rejoignis les cuisines.

Il laissa filer une heure, espérant que je reviendrais vers lui. Je ne cédaï pas, conscient que ce serait me mettre à sa merci. S'il refusait de plier je pourrais toujours m'adresser à quelqu'un d'autre, et il le savait. Finalement, alors que je lui apportais la huitième bière de la soirée, il revint à la charge.

— Un esclave ne peut posséder d'or. Si tu vendais ton bijou, l'or ne te servirait à rien ; tu ne pourrais même pas l'utiliser pour racheter ta liberté. Que ton maître en entende seulement parler et il te le confisquera. Ce qui est à toi lui appartient.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je compte racheter ma liberté ?

— Que pourrais-tu vouloir faire de cet or ?

Je lui adressai un sourire narquois.

— De toute façon vu le montant que vous me proposez cela ne suffirait pas. J'ai bien plus de valeur que cela.

— Très bien, alors disons que je t'en propose quinze.

— Arrêtez de vous payer ma tête. Cet anneau en vaut des millions.

Je passai un coup de chiffon sur la table, histoire de gagner un peu de temps. Maître Soren n'avait pas encore remarqué mon manège, mais cela ne saurait tarder.

— Tu as conscience, n'est-ce pas, que si je te dénonçais tu irais droit à l'échafaud ? Je pourrais très bien m'emparer du joyau par la force, et tu ne pourrais rien faire sans te compromettre...

— J'irais peut-être à l'échafaud, mais pas sans passer par la salle de torture. Qui sait alors ce que je pourrais révéler ? Peut-être comment vous et vos hommes avez enlevé le fils Bordas pour obliger son père à régler ses dettes ? Ou bien la manière dont vous avez menacé la famille de la petite Guliette pour la convaincre de renoncer à vous dénoncer pour viol ? Sans parler qu'ils seraient sans doute bien contents de mettre un nom sur le meurtrier du neveu du duc Diogène...

Je prenais un risque calculé. J'avais souvent eu l'occasion de voir et d'entendre Owen mener ses négociations, et s'il y avait une chose que j'avais cernée en lui c'était qu'il se montrait plus loyal envers les clients qu'il respectait ; et il ne respectait pas les larves qui rampaient à ses pieds en suppliant. Il préférait les caractères trempés, les gens qui lui tenaient tête. Avec mon collier d'esclave je partais avec un sacré désavantage, et il était primordial de lui faire comprendre que même si j'étais à la merci de mon maître, je n'en restais pas moins capable de lui faire du tort s'il me trahissait. Je devais absolument m'assurer son respect et sa loyauté, et le menacer était la meilleure stratégie.

Owen m'empoigna par le col de ma chemise.

— Qui t'a parlé de tout cela, gronda-t-il à quelques millimètres de mon visage.

Je levai les yeux au ciel.

— Vous autres, malfrats, vous vous imaginez que parce qu'ils ne sont pas libres, les esclaves sont aussi sourds et aveugles ! Si vous ne voulez pas que j'apprenne vos petits secrets vous feriez bien d'arrêter d'en discuter en ma présence !

— Clave ! Je crois que la table est propre, maintenant ! Les clients attendent que tu les serves !

Je délaissai Owen pour servir quelques verres supplémentaires. Puis je passai en cuisine pour changer le fût de bière. Du coin de l'œil je surveillai la réaction du malfrat. Il était piégé. Avec ce que je lui avais révélé, il ne pouvait me dénoncer sans se compromettre. De toute façon il n'y tenait pas particulièrement ; pas au prix de la fortune que représentait l'anneau.

La salle commune était vide, excepté Owen et deux ivrognes effondrés sur les tables, lorsque Maître Soren se décida à aller se coucher. Sans mot dire je balayai la sciure, virai les ivrognes dans le caniveau, nettoyai les tables. Owen ne me quittait pas des yeux, et je m'amusai à le faire attendre. Au plus il perdrait patience, au plus je maîtriserais la négociation. Je finis par arriver à sa table.

— Alors ?

— Tu es au courant que je ne te verserai pas des millions pour cet anneau, n'est-ce pas ?

— Bien évidemment. Si vous étiez aussi riche vous ne traîneriez pas tous les soirs dans cette auberge. Mais j'ai des raisons de penser que vous pourriez me proposer un peu plus que quinze pièces d'or.

— Combien, alors ?

— Dix mille.

C'était bien moins que la valeur réelle de l'anneau, mais bien plus que ce qu'Owen était prêt à m'offrir. Au plus le prix que je proposerais serait grand, au plus il me prendrait au sérieux. Il voulait cet anneau, et je le savais. Dix mille pièces d'or me semblaient une bonne base de discussion.

Nous marchandâmes pendant près de trois heures. Il pensait pouvoir jouer sur ma fatigue pour me faire céder plus vite, mais j'étais prêt à y passer la nuit. J'aurais même reporté la négociation au lendemain s'il l'avait fallu. Au plus je précipiterais les choses, au plus je me mettrais en position de faiblesse.

Je réussis finalement à lui soutirer sept mille cinq cents pièces d'or. Il ne les avait pas sur lui, bien entendu, mais je savais qu'il me les apporterait le lendemain, après le coucher de mon maître. Je lui faisais confiance : Double O était un être odieux, mais quand il concluait un marché il ne revenait jamais sur sa parole.



Le lendemain soir je pénétrai dans la chambre des enfants Oriano. Il était tard, Émilie était déjà couchée et Austin s'apprêtait à l'imiter. Dès qu'ils me virent franchir la porte ils se précipitèrent à ma rencontre.

— Cela fait deux jours qu'on attend de tes nouvelles, Selden ! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

— J'ai eu beaucoup de travail, mais peu importe. Je me suis occupé de tout. Vous allez fuir le Continent, partir vous installer dans les Terres d'Outre-mer jusqu'à la majorité d'Austin. Vous ne pouvez pas retourner en Allorie-Port, alors je vous conseille de remonter vers le nord, jusqu'au port de Réguen. Des dizaines de bateaux partent pour les terres au-delà de l'océan chaque semaine.

Noyés sous mes paroles ils ne savaient pas par où commencer leurs objections, ce qui me laissa le temps de leur présenter la bourse que venait de me confier Double O.

— Ceci devrait couvrir les dépenses du voyage, et vous permettre de vivre plusieurs mois, mais vous allez devoir apprendre à économiser. Pas question de mener la vie de château, dans les terres d'Outre-mer. Veillez seulement à avoir un toit et de quoi manger pour les prochaines années. Austin, il va peut-être falloir envisager de travailler...

— D'où vient cet or ?

Austin avait ouvert la bourse pendant que je parlais, et ses yeux s'étaient arrondis de surprise quand il en avait évalué le contenu. Parmi les milliers de

questions qu'il aurait pu me poser, il choisissait précisément celle à laquelle je ne pouvais pas répondre.

— Peu importe. Moins vous en saurez, mieux ça vaudra. Ce que j'essaie de vous faire comprendre...

— Tu l'as volé ?

Et il insistait, en plus ! Je cherchai de l'aide du côté d'Émilie, mais il semblait évident qu'elle était aussi scandalisée que son frère. Ils étaient si naïfs à leur manière, pétris des nobles préceptes que leur avait inculqués leur père. J'en venais à me demander comment ils avaient pu survivre à Philomène durant tous ces mois !

— Bien sûr que je l'ai volé ! Je suis un esclave, Austin, je ne possède rien ! J'ai pris des risques énormes pour vous le procurer, parce que je sais que sans cet or vous n'irez pas loin. Alors cessez de me juger du haut de vos beaux principes et acceptez ce que je vous donne sans poser de questions, par pitié ! Ne me faites pas regretter de vous aider !

Ils eurent tous les deux la bonne idée de rougir de leur conduite. Finalement Émilie aborda un aspect bien plus constructif.

— Combien y a-t-il ?

— Sept mille cinq cents pièces d'or.

— Tant que ça ?

Elle paraissait sincèrement surprise ; impressionnée, même. Face à ce compliment tacite, je conservai mon habituelle humilité.

— Ce ne sera pas de trop lorsqu'il vous faudra en vivre. Mais ce n'est l'affaire que de quelques mois. Austin ne sera pas éternellement un nabot !

— Hé !

Je lui souris perfidement, d'autant qu'il était à présent aussi grand que moi, et bien plus étoffé. Puis je repris mon sérieux.

— Vous partez demain matin, à l'aube. Ne traînez pas en route, ne parlez à personne, n'essayez pas de me revoir. Personne ne doit faire le lien entre vous et moi. Mon crime ne restera peut-être pas impuni, mais vous savez que je vous protégerai.

— Pour le vol d'une somme pareille tu mérites au moins la potence, remarqua Austin avec inquiétude.

Brave petit Austin ! Pour le vol d'un pain, un esclave risque la potence. Quitte à voler, autant que ça en vaille la peine !

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Contentez-vous de survivre.

— Nous n'y arriverons pas sans toi, murmura Émilie. Nous allons te racheter à ton maître et tu vas venir avec nous.

L'idée ne m'avait même pas effleurée, et soudain je la trouvai bien tentante. Je pourrais échapper aux Inquisiteurs. Je pourrais quitter cette vie misérable pour vivre auprès de mes anciens maîtres, de mes amis ; découvrir l'Outre-mer à leurs côtés, où les esclaves n'existaient pas, où je pourrais vivre en homme libre et... aimer Émilie.

C'était une offre terriblement alléchante, mais je devais la décliner. Parce qu'Antholédrin avait déjà pratiquement conclu mon achat, et que jamais Maître Soren ne prendra le risque de me vendre avant son retour, quel qu'en soit le prix. De plus, si jamais on faisait le lien entre moi et le vol de l'anneau je m'exposais à de graves ennuis ; mieux valait qu'à ce moment personne ne puisse me relier aux enfants Oriano.

Je déclinai donc l'offre à contrecœur.

— Ce ne serait pas sage... Pour tout un tas de raisons que je n'ai pas le temps de vous expliquer. J'aimerais vous suivre, vraiment, mais il vaut mieux pour tout le monde que je reste ici...

Tout était dit ; les adieux approchaient. Lorsque j'aurais passé cette porte, je veillerais à ne plus croiser leur route jusqu'à leur départ. Mais je rechignais à les abandonner. Je n'avais guère eu le temps d'y penser depuis que j'étais au service de Maître Soren, mais à présent qu'ils étaient là, avec moi, je me rendais compte à quel point ils m'avaient cruellement manqué. Je les envoyais sur un autre continent, par-delà les océans, si loin, et sans espoir de les revoir un jour. Ça me crevait le cœur.

Émilie s'approcha de moi pour me faire ses adieux. Un peu méfiant à cause du tour qu'elle m'avait joué quelques jours plus tôt, je détournai la tête ; je ne tenais pas à ce qu'elle me gratifie d'un nouveau baiser impromptu. Non que l'expérience m'aurait déplu, mais cela aussi n'aurait pas été judicieux...

— Nous regrettons de t'avoir vendu, Selden, et nous nous rachèterons à tes yeux. Nous ne serons pas toujours en fuite. Un jour Austin aura seize ans, il rentrera récupérer sa fortune, et ce jour-là nous reviendrons ici. Nous négocierons avec ton maître. Quel que soit le montant qu'il exige, nous paierons, nous te ramènerons à la maison, et là je t'affranchirai.

Mes oreilles bourdonnèrent à ce mot. Affranchir. C'était une pratique extrêmement rare en Allorie, très peu de maîtres rendaient leur liberté à leurs esclaves, même s'ils les avaient bien servis toute leur vie durant. Ça ne se faisait pas. Même Maître Oriano, qui m'adorait, n'avait jamais envisagé une telle mesure. Dans son esprit il comptait m'offrir en dot au mariage de sa fille, afin que je puisse continuer à la servir dans ses nouveaux foyers jusqu'à ma mort.

Mais Émilie, elle, y avait songé. Ce qui démontrait l'ampleur de l'attachement qu'elle me vouait. Elle prit mes mains entre les siennes et s'approcha doucement de moi.

— Je t'affranchirai, Selden, et ensuite je t'épouserai. Tu seras un homme libre, aucune loi ne pourra nous en empêcher, et tu es le seul père que j'envisage pour mes enfants. Peu m'importe ta pauvreté, ta modeste extraction ; toute ma vie durant tu n'as cessé de me prouver ta valeur. La valeur de ton dévouement et de ta loyauté, la pureté de ton cœur, de ton esprit, de ton âme.

» Mon père me destinait un beau parti, et il se retourne peut-être dans sa tombe en ce moment, mais je m'en moque. Le choix m'appartient ; il nous

appartient à tous les deux. Aucun autre homme ne sera jamais plus digne que toi de s'unir à moi, Selden. Je t'aime tellement...

Elle se blottit dans mes bras et je la serrai contre ma poitrine, glissai mes doigts dans ses cheveux dorés. Son offre était la plus généreuse qu'on m'ait jamais faite, et elle me faisait d'autant plus mal que je savais qu'elle ne pourrait jamais se réaliser. Dans trois ans je ne serais plus là ; je serais à Calmédra ou Dieu sait où, mort peut-être. Lorsqu'ils quitteraient cette auberge, à l'aube, ce serait la dernière fois qu'ils me verraient. Ils l'ignoraient encore, mais moi je le savais.

J'aurais dû la rejeter. Par amour pour elle j'aurais dû anéantir ses espoirs insensés, refuser son amour, la pousser dans les bras d'un autre. Mais je ne pouvais pas. Même pour son propre bien je me sentais incapable de lui faire du mal. Alors, tout en la serrant dans mes bras, je soufflai les seuls mots qui me venaient à l'esprit.

— Moi aussi, je t'aime, Émilie. Je t'aime...

Chapitre 5

Assassinat

COMME CONVENU, AUSTIN ET ÉMILIE REPARTIRENT À L'AUBE LE lendemain. Comme convenu, je ne cherchai pas à les revoir. Pour mieux les éviter j'avais même anticipé mes corvées en cuisine, afin de ne pas les croiser lorsqu'ils récupéreraiient leurs chevaux. Pourtant, depuis les fourneaux, je ne pus m'empêcher de suivre tristement leur départ par la fenêtre, en retenant mes larmes.

C'était ainsi. La vie continuait, à l'auberge de Maître Soren, et plus que jamais je me jetai à corps perdu dans le travail. Pour oublier l'inquiétude qui me rongait au sujet de mes anciens maîtres, et la tristesse de les savoir si loin. Pour oublier l'anneau disparu, et dont le vol allait certainement m'être imputé. Pour oublier l'Inquisiteur qui se rapprochait de jour en jour d'Allorie pour m'emmener malgré moi vers un destin incertain.

Oui, j'avais bien des raisons d'être malheureux et inquiet, et le travail remédia quelque peu à ces idées noires.

Curieusement Orson Owen ne se présenta plus à l'auberge les jours suivants. Je me dis qu'avec ce que lui rapporterait l'anneau il n'allait peut-être plus jamais se montrer. Il devait être à cette heure occupé à en extraire un à un les précieux diamants pour les revendre plus facilement. Le marché que nous avions conclu lui profiterait des années durant ; toute sa vie s'il le jouait intelligemment, ce dont je ne doutais pas.

L'étrange conversation que je surpris un soir entre trois de ses clients me détrompa pourtant.

— ... complètement disparu. Il paraît qu'on a entendu Owen hurler pendant au moins cinq minutes, mais le temps qu'on défonce sa porte il n'était plus à l'intérieur.

Je passai distraitement le chiffon sur une table voisine, tendant l'oreille. Une disparition ? Cela avait-il un rapport avec l'anneau que je lui avais vendu ? Probablement pas. Le malfrat avait beaucoup d'ennemis, il était courant que ce genre d'individus s'évanouisse sans laisser de traces, pour une raison ou une autre.

— A-t-on une idée de ce qui lui est arrivé ?

— Pas vraiment... La milice d'Allorie n'ignorait pas ses activités, alors ils sont plutôt contents de ne plus le voir, et ils ne sont pas pressés de trouver son

meurtrier. D'ailleurs ils ne sont même pas sûrs qu'il soit vraiment mort. Il pourrait tout aussi bien être parti...

— Avec tout l'argent que je lui devais encore ? Ce serait étonnant ! Owen n'est pas du genre à passer l'éponge sur des dettes !

— Tout dépend de qui lui en veut. Au village on raconte que des Skybocks tournaient autour de sa maison au moment de sa disparition.

Je cessai de frotter. Les deux autres clients manifestèrent également leur surprise.

— Des Skybocks ?

Comme à chaque évocation de ces ignobles créatures, je sentis la chair de poule me hérissier la peau au souvenir de cet après-midi d'été où Austin, Émilie et moi étions allés les voir. Ils avaient peut-être une affreuse apparence et un mauvais caractère, mais pour ce que j'en savais il était rare de les voir s'attaquer à des êtres humains. Ils n'en demeuraient pas moins craints, car quiconque devait affronter un Skybock n'en sortait pas vivant. On racontait qu'il fallait au moins deux ou trois combattants aguerris pour venir à bout d'un seul de ces monstres.

Qu'est-ce qu'Owen avait bien pu faire pour s'attirer leur colère ?

— Si Owen s'est mis les Skybocks à dos alors il est peut-être vraiment parti. En tout cas, ça arrange mes affaires. Je lui devais encore plus de deux cents pièces d'or...

— Clave, tu comptes la frotter jusqu'à l'user, cette table ?

Rien n'échappait à Maître Soren. Je m'éloignai à regret de cette intéressante conversation pour chercher de nouvelles bières au bar.



Plusieurs jours s'écoulèrent sans incident notable. Antholédryn était parti depuis plus d'un mois et demi, Golgia depuis dix jours, et aucun des deux ne refaisait surface. Je continuais à me ronger les sangs en appréhendant leur retour ; pourtant, le profond bouleversement qui devait changer ma vie ne vint pas d'eux. La tragédie se déroula un matin, alors que je nettoyais de fond en comble le grenier à foin en prévision d'une nouvelle livraison de fourrage pour les chevaux. Travail fastidieux et inutile que Maître Soren m'imposait au moins deux fois par an.

— Où est-il ? Tu m'as dit qu'il était dans les écuries.

Instinctivement je me baissai derrière les planches du fenil, ne laissant dépasser qu'un œil. Quatre individus menaçants escortaient mon maître entre les stalles.

Mon corps se paralysa à la simple vue de trois des créatures : des Skybocks ! Accroché à la grille de la soupente je ne vis même pas mes phalanges blanchir. Je devais faire des efforts sur moi-même pour ne pas m'évanouir à nouveau.

À douze ans ils m'avaient terrorisé de la même façon, alors qu'ils ne faisaient que déambuler innocemment dans les rues. Aujourd'hui, je les voyais sous un

autre aspect, bien plus agressif. Ils maltraitaient ouvertement mon maître qui, blanc comme un linge, se plaquait contre le mur en tremblant comme s'il pensait pouvoir le traverser.

Pourtant, aussi horribles que soient les Skybocks, la terreur qu'ils m'inspiraient n'était rien en comparaison de la quatrième créature, celle qui avait parlé. Sa silhouette qui se découpait dans la lumière du petit matin était celle d'un homme grand et maigre, vêtu d'un manteau ébène qui tombait jusqu'au sol, mais son visage n'avait rien d'humain. De longs cheveux noirs et lisses encadraient un ovale parfait, sombre et luisant comme de l'onyx, sans nez ni oreilles. La bouche sans lèvres était comme un puits d'obscurité et les deux petits yeux rapprochés étincelaient comme de la braise, reflet d'une cruelle intelligence.

Même s'il ressemblait plus à un humain que les Skybocks, cette créature évoquait bien mieux qu'eux l'incarnation du mal, la représentation la plus fidèle du maître des enfers. Jamais de ma vie je n'avais eu aussi peur de quelqu'un, pas même des Skybocks, et moins encore des Inquisiteurs.

— Alors ? Où est-il ?

Il s'exprimait d'une voix calme, détachée... glaciale. Maître Soren transpirait tellement qu'on l'aurait cru en train de se liquéfier, et pour rien au monde je n'aurais voulu être à sa place.

— Je... je ne sais pas, bégaya-t-il... Il devait nettoyer les écuries... Clave, viens ici !

Aussi obéissant que je puisse être, j'avais mes limites. J'étais pétrifié de terreur, incapable de faire le moindre mouvement. Tremblant comme une feuille je me recroquevillai dans ma cachette.

L'homme noir saisit mon maître par la gorge et le plaqua contre le mur, le soulevant littéralement du sol.

— Serais-tu en train de te moquer de moi ?

Maître Soren peinait à respirer. Il s'efforça de s'expliquer, mais la créature ne lui en laissa pas le temps.

— On m'a dit que tu avais un esclave dans cette auberge, un jeune garçon aux cheveux noirs et aux yeux en amande.

— Je vous le jure... Il... il doit se cacher quelque part...

— Je ne tolère pas qu'on me fasse perdre mon temps.

Maître Soren se débattait, virait au violet. Puis, très distinctement, j'entendis les os de son cou se briser sous la poigne d'acier de l'homme noir. L'aubergiste s'affala telle une poupée de chiffon, et la créature le jeta dans un box avec désinvolture. L'un des Skybocks lui parla, dans une langue étrange et gutturale. L'homme noir hocha la tête et lui répondit dans ma langue.

— Nous partons. S'il y a vraiment un Athionnien dans cette ville nous finirons bien par le trouver.

Recroquevillé dans ma cachette, en larmes, je vomis mon petit-déjeuner tout en essayant de comprendre ce qui venait de se passer. Ils avaient tué mon

maître, mais c'était moi qu'ils recherchaient. Un jeune esclave aux cheveux noirs et aux yeux en amande, la description me correspondait parfaitement. Mais pourquoi ? Pourquoi, d'un seul coup, le monde entier semblait s'acharner à me persécuter ? Les Inquisiteurs, prêts à payer une fortune pour me ramener à Calmédra ; Austin et Émilie, qui m'avaient poussé au vol d'un anneau d'une valeur inestimable, me faisant risquer la potence ; et à présent, les Skybocks et cette horrible créature qui les accompagnait s'y mettaient aussi !

Un Athionnien... C'était le seul indice qu'ils m'avaient laissé pour m'éclairer. J'enrageais à cet instant de ne plus avoir accès à la monumentale bibliothèque du palais Oriano. J'étais sûr d'y trouver les informations qui me faisaient défaut. Si je me basais sur mes maigres souvenirs de géographie, Athion était un petit royaume, quelque part au nord du Continent. C'était tout. Pourtant ça devait être important, sinon la créature ne l'aurait pas mentionné.

Il me fallut longtemps, très longtemps pour trouver le courage de descendre de ma cachette. Je m'approchai de mon maître qui demeurait immobile, la tête dans la paille. Avec précaution je le mis sur le dos, et vis avec effroi son regard fixe se planter sur le plafond.

— Oh, mon Dieu !

Je me retournai en sursaut et tombai nez à nez avec un client venu récupérer sa jument. Il considéra avec horreur le cadavre de mon maître, puis son regard se posa sur moi et il se précipita en direction de l'auberge.

J'aurais dû avoir la présence d'esprit de fuir, mais j'étais un esclave, docile et respectueux des lois, et il ne me vint pas à l'idée d'enfreindre l'une des plus fondamentales. De toute manière, un esclave en fuite ne pouvait aller nulle part. Son collier, qu'il ne pouvait enlever, le ramenait inexorablement vers son maître qui était libre de lui infliger le châtement qu'il désirait. Néanmoins j'étais bien trop choqué pour me rendre compte que Maître Soren ne me ferait plus grand mal, et qu'on allait m'accuser d'une faute autrement plus sérieuse.

Car le meurtre d'un maître par son esclave est l'un des crimes les plus graves que l'on puisse concevoir. La mise à mort est donc précédée d'une lente, très lente agonie.



Enfermé dans une geôle minuscule dans les sous-sols humides du palais de justice d'Allorie, je clamaï depuis des heures mon innocence, racontant à qui voulait l'entendre comment des Skybocks et une créature presque humaine avaient tué mon maître dans les écuries. En vain. Personne ne me prêtait la moindre attention.

Je ne bénéficiais d'aucune lumière, naturelle ou artificielle. Plongé dans une obscurité totale, j'avais exploré ma cellule du bout des doigts. Elle était petite, peut-être trois mètres sur deux. Le sol et les murs de pierres étaient aussi froids que la glace sous mes pieds nus et mes mains engourdis. Grelottant de la tête aux pieds, je sentis dépassant des murs un certain nombre d'anneaux scellés, à

diverses hauteurs, et même des chaînes et des fers. On ne m'avait pas attaché, mais cela ne saurait tarder.

Personne ne m'avait apporté ni eau, ni nourriture, ni même un seau pour uriner. Écœuré, j'avais fini par me soulager dans le fond de ma cellule, et à présent je le regrettais amèrement. L'odeur était insupportable.

J'ignorais combien de temps s'était écoulé lorsque je renonçai enfin à hurler. Pour autant que je puisse en juger nous étions peut-être au beau milieu de la nuit. J'étais terrifié, épuisé, je voulais dormir, échapper quelques heures à ce cauchemar. Mais même cela me paraissait compromis. Si je n'avais jamais été particulièrement bien traité par Maître Soren, je bénéficiais au moins d'un peu de paille dans les écuries pour m'allonger, et de quelques couvertures râpeuses. Ici, je n'eus d'autre choix que de m'asseoir sur les dalles gelées, et de m'adosser à un mur tout aussi glacial. Ma pauvre chemise de toile ne me protégeait guère contre ce froid intense, et je commençais à ne plus sentir mes doigts engourdis, que je cachais sous mes aisselles. Je cherchai le sommeil, mais en vain.

J'entendis enfin des bruits de conversation, une clé tournant dans une serrure, des pas dans l'escalier. Trois personnes armées de torches descendirent me retrouver dans ma prison. La faible lueur des flammes m'éblouit, et j'eus du mal à les observer. Je reconnus néanmoins le Haut Justicier, fonctionnaire responsable du maintien de l'ordre en Allorie-Mines, accompagné d'un homme et d'un adolescent.

Je blêmis lorsque j'identifiai la croix noire et blanche brodée sur la robe de l'inconnu, un homme de haute stature, avec la barbe et les cheveux blancs. Le crime dont j'étais accusé était gravissime ; le Haut Justicier avait préféré avoir recours à l'arbitrage d'un Inquisiteur. J'étais vraiment très mal parti.

Par contre je ne comprenais pas ce que faisait le garçon avec eux. Presque aussi grand que les hommes qui l'accompagnaient, châtain à l'air dégingandé, il était à peine plus vieux que moi. Sur sa face de fouine, je le vis m'adresser un sourire mauvais et, irrésistiblement, il me fit penser à Norwenn. Ils étaient de la même race de brute vicieuse.

Pressé de dissoudre le malentendu, je me précipitai vers les barreaux.

— Je n'ai rien fait, je vous le jure ! Des Skybocks et un étrange homme noir sont venus dans l'auberge ! Ce sont eux qui ont tué mon maître.

— Silence !

L'Inquisiteur avait dans la voix une telle autorité qu'on ne pouvait faire autrement qu'obéir. Je me ratatinaï sur moi-même, et le garçon sourit de plus belle. Le Haut Justicier, quant à lui, ne semblait pas à son aise. Personne n'était serein en présence d'un Inquisiteur, pas même un roi. Il se tordait les mains en tous sens.

— Bon, hé bien je vais vous laisser travailler, messieurs... Je suis juste au-dessus, si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Ça ne devrait pas être long, répondit distraitement l'Inquisiteur, sans me lâcher de son regard d'aigle qui me faisait me sentir terriblement, intolérablement vulnérable.

Le Haut Justicier parti, les choses sérieuses purent commencer.

Le jeune homme avait apporté un grand sac sur son épaule. Il le posa à terre et sortit un à un ses instruments : fers, marteau, fouet, pinces et pincettes, un assortiment de tenailles, de couteaux, de pointes, d'écarteurs, du charbon et de la poix pour allumer un feu. Je sentis mon sang désertier mon visage, mon estomac se révolter. Si je n'avais déjà été assis, je me serais probablement effondré. Je levai le regard vers l'Inquisiteur, qui ne me quittait pas des yeux.

— Pitié... Je vous jure que je suis innocent...

L'homme ne répondit pas. Tirant les clés de ma cellule de sous son manteau, il ouvrit la cage. Retrouvant un soudain regain d'énergie, je bondis sur mes pieds et m'efforçai de fuir, désespéré et fou de terreur, mais le garçon m'attrapa à bras-le-corps et attacha mes poignets aux fers qui pendaient sur le mur du fond. Il était bien plus fort qu'il n'y paraissait ; bien plus fort que moi, en tout cas...

— Si tu es innocent, pourquoi tu veux t'échapper, ricana-t-il.

— Gail ?

L'Inquisiteur fusillait le garçon du regard, lui faisant baisser la tête.

— Pardon, Maître...

C'est seulement à ce moment que je compris, que je vis les discrètes croix rouges brodées sur son habit. Un apprenti Inquisiteur ! Il fallait bien qu'ils apprennent leur métier quelque part !

Un peu boudeur, le dénommé Gail acheva de m'attacher les chevilles au mur avec les fers qu'il avait rapportés. Puis, sans ajouter un mot, me laissant bras et jambes tendus comme un gibier qu'on s'apprête à éventrer, il partit préparer un feu dans un coin de la cellule.

— Je suis innocent, je le jure ! Pitié, ne me faites pas de mal !

L'homme s'approcha de moi, posa une main compatissante sur mon visage. Les larmes de terreur s'écoulant allègrement sur mes joues vinrent mouiller les doigts de l'Inquisiteur.

— Je sais que tu as peur, Esclave. C'est normal. Mais ce que tu as fait est très grave. Je sais que les maîtres d'Allorie sont parfois durs avec leurs esclaves. Qu'a donc fait le tien ? Il t'a insulté ? Il t'a battu ? Il a profité de ton corps ?

— Non... Je n'ai pas tué mon maître ! Des Skybocks sont venus...

— Allons, Esclave, ça n'a pas de sens. Les Skybocks ne tuent pas les gens. Ils sont horribles, mais inoffensifs. Ils craignent bien trop les repréailles de l'Inquisition.

C'est à ce moment que j'aurais dû comprendre mon erreur. Si j'avais prétendu que mon maître avait été tué par un homme, un client, peut-être m'aurait-on cru. Mais j'avais toujours été profondément honnête, et dire autre chose que la vérité ne me vint pas à l'esprit.

— Je le jure. Je les ai entendus parler à mon maître ! Ils me cherchaient !

— Les Skybocks ne parlent pas.

— L'un d'eux parlait. Il était différent, plus... plus humain. Il parlait, et il disait à mon maître qu'il me cherchait !

— Pourquoi des Skybocks t'auraient-ils cherché ? Tu es un esclave.

Je n'avais pas de réponse à cela. C'était vrai, j'étais un esclave, un Esclave de Sang. Je valais dix pièces d'or sur le marché, c'est le prix qu'on avait donné à mon existence. Pitoyable. L'Inquisiteur avait raison : pourquoi des Skybocks me recherchaient-ils ? Pourquoi essaieraient-ils de me tuer ? Ça n'avait aucun sens...

Soudain, une idée me traversa l'esprit.

— Antholédrin et Golgia ! Les Inquisiteurs ! Ils voulaient me protéger, ils voulaient m'emmener à Calmédra ! J'ignore ce qu'ils avaient en tête, mais ils semblaient beaucoup s'intéresser à moi !

Un vague sourire flotta sur les lèvres de l'Inquisiteur, et je sus que cela non plus, il ne le croyait pas. Comment aurait-il pu ? Moi-même, en le disant, j'avais du mal à le croire.

— Les Skybocks. Les Inquisiteurs. Décidément, tu intéresses beaucoup de monde, pour un esclave d'aubergiste !

— Demandez-leur ! Antholédrin doit revenir de Calmédra d'un jour à l'autre, et Golgia ne doit pas être loin ! Ils confirmeront mes dires !

L'Inquisiteur se mit à rire.

— Tu n'échapperas pas à la torture avec des mensonges aussi grossiers, Esclave. Tu ne gagneras même pas une minute de répit. Crois-tu vraiment que j'irais perdre mon temps à vérifier l'authenticité d'élucubrations aussi manifestes ?

Mon dernier espoir s'effondrait. De toute manière, quelle aide pouvais-je espérer d'Antholédrin ou de Golgia ? Aucun des deux n'avait été témoin du meurtre de mon maître ; et si ça se trouve, eux aussi me croiraient coupable. D'autant que s'ils découvraient la disparition de leur précieux anneau, ils feraient forcément le lien avec moi. Ma situation était déjà suffisamment délicate ; mêler deux autres Inquisiteurs, qui pour le coup avaient de vraies raisons de me châtier, n'était probablement pas une très bonne idée.

Gail ayant terminé, il revint vers son maître, lui présentant divers instruments. L'Inquisiteur choisit le fouet. S'efforçant de dissimuler son sourire, de rendre à ses actes leur solennité, l'apprenti s'approcha de moi avec un couteau et, un par un, déchira tous mes vêtements avant de les jeter au feu. Si on exceptait mon collier d'esclave, je me trouvais aussi nu que le jour de ma naissance.

— Ta mort ne sera pas agréable, Esclave, me dit pompeusement l'Inquisiteur. Ton crime est trop grave. Mais si tu acceptes d'avouer les faits, je veillerai à ce que ta torture reste supportable.

Un long silence s'installa, seulement ponctué par mes sanglots. Je ne pouvais pas détacher mon regard du fouet. Ce n'était pas la petite badine dont

mon maître se servait pour flageller mes jambes ; c'était une immense lanière de cuir, aussi large que mon poing à sa base, et longue d'au moins deux fois ma taille. Pire encore que la verge qu'on avait utilisée pour me punir, quand j'avais frappé Norwenn. Le genre de fouet qui déchirait les chairs et peut-être même brisait les os.

— Je suis innocent, sanglotai-je.

Et je reçus le premier coup de fouet.



Le temps s'étira à l'infini, partagé entre souffrance et brefs intermèdes d'inconscience, vite interrompus par des seaux d'eau glacée. Combien de temps mon calvaire a-t-il duré ? Une heure ? Un jour ? Une semaine ? Tout ce que je sais, c'est que par moment l'Inquisiteur s'interrompait pour s'asseoir sur un banc de pierre, à l'extérieur de la cellule, et se restaurait pendant que son élève prenait la relève. Gail n'était pas aussi doué : ses coups, bien que plus violents, étaient moins douloureux. Son maître l'abreuvait néanmoins de conseils sur les zones plus sensibles à frapper, les manières de faire davantage souffrir tout en économisant son énergie, les précautions à prendre pour ne pas risquer de me tuer, de m'assommer, ou même de m'insensibiliser définitivement à la douleur. Puis, quand Gail commençait à fatiguer, l'Inquisiteur prenait la relève, et mon calvaire s'intensifiait au centuple.

Mon corps, mes fers et le mur derrière moi étaient inondés de mon sang. Jamais je n'aurais cru pouvoir en perdre autant sans en mourir. Il dégoulinait sur le sol à mes pieds. Parfois, une plaie plus profonde ou mal située se mettait à cracher des flots de sang. Gail arrivait alors avec une lame chauffée à blanc et la posait sur la blessure pour la cautériser. Je hurlai de souffrance sous la morsure du feu, avant de m'affaler sur les fers douloureux qui me cisailaient les poignets, la tête pendante.

Tout mon corps me faisait souffrir. Il n'y avait pas un centimètre carré de peau qui n'ait été épargné. De temps à autre, Gail détachait mes fers pour changer ma position, collant tantôt ma face au mur pour exposer au fouet mon dos et mes fesses, tantôt l'autre côté pour qu'on puisse s'acharner sur mon torse, mon ventre, mon visage. Ils variaient les instruments, même s'ils s'entenaient essentiellement au fouet. L'Inquisiteur avait enseigné à Gail un de ses secrets de torture avec un couteau, et l'élève s'était activé des heures sur ma cuisse gauche avant d'en maîtriser tous les aspects. J'ignore encore ce qu'ils avaient fait subir à ma pauvre jambe, mais c'était efficace. Malgré les centaines de plaies, de bleus et de bosses qui me couvraient le corps, c'était elle qui me faisait le plus souffrir.

De temps à autre l'Inquisiteur me demandait si je voulais avouer. Je savais que mes aveux restaient le meilleur moyen de signer mon arrêt de mort, et aussi incroyable que cela puisse paraître, en cet instant, j'étais désespérément attaché à la vie. Dans un coin de mon esprit, celui qui n'était pas monopolisé par la

souffrance de mon corps, j'espérais encore pouvoir sortir de ces geôles et reprendre ma vie d'esclave. Alors, je répétais, invariablement.

— Je suis innocent...

Et un autre cycle infernal recommençait.



L'Inquisiteur s'impatientait. De son propre aveu, il n'avait jamais vu une telle tête de bois. Du moins, une tête de bois de cet âge, avec à peine la peau sur les os. Il aurait dû me faire céder depuis des heures, mais je continuais à nier les faits qui m'étaient reprochés.

Naïvement, je croyais que si je tenais suffisamment longtemps je parviendrais à le convaincre de mon innocence. En fait, je ne faisais que prolonger mon supplice. L'Inquisiteur ne doutait pas de ma culpabilité, et rien de ce que je pouvais dire ne le ferait revenir sur son opinion. J'étais un entêté, mais un entêté coupable.

S'asseyant sur son banc de pierre, il rappela Gail, qui s'escrimait sur mes clavicules avec un couteau depuis au moins une demi-heure. La tête basse, les cheveux dans les yeux, je pleurais abondamment de terreur et de souffrance. Je n'aurais jamais cru pouvoir verser autant de larmes.

Gail m'abandonna à regret et partit rejoindre son maître. Je profitai avec gratitude de ce bref instant de répit, espérant sans vraiment y croire que j'étais parvenu à le convaincre de mon innocence.

Je souffrais de tout mon corps, sans parler de la soif qui, à elle seule, aurait constitué un véritable supplice. Même respirer me faisait souffrir. Je ne voyais pas comment les choses pouvaient être pires.

Je me trompais.

— Je n'aurais pas cru devoir t'enseigner cette technique aujourd'hui. On la réserve d'ordinaire aux prisonniers particulièrement coriaces. Mais cet esclave est bien plus solide qu'il en a l'air. Que cela te serve de leçon, Gail : on ne peut jamais prévoir la force de caractère d'un supplicié.

— Oui, Maître. Alors, quelle est la prochaine étape ?

On sentait l'excitation et l'impatience dans la voix de l'apprenti. Ce petit sadique vivait le plus beau jour de sa vie ! Levant les yeux, je vis le maître manipuler un assortiment de tenailles et de couteaux en méditant.

— Ce soir, je vais te montrer comment énucléer un œil.

Mes yeux s'écarquillèrent d'horreur, alors que ceux de Gail s'agrandissaient de plaisir anticipé. L'apprenti adorait torturer ; à n'en pas douter il comptait en faire sa spécialité, et il était en très bonne voie. On aurait dit que l'Inquisiteur venait de lui promettre une friandise !

J'étais si terrifié que j'aurais pu faire sous moi. Je l'ai peut-être fait, d'ailleurs ; difficile à dire tant mes sensations étaient brouillées, monopolisées par la douleur. Je m'affalais sur mes fers, transpirant abondamment, le cœur battant la chamade. Ils n'allaient pas faire cela ? Ils voulaient seulement me faire peur.

La première étape du supplice consista à écouter dans les moindres détails les froides explications du maître sur la manière dont ils comptaient procéder.

— C'est une opération très délicate, Gail, et je vais avoir besoin que tu lui immobilises complètement le crâne. Il va falloir lui écarter suffisamment la paupière afin de pouvoir atteindre et couper le nerf derrière le globe oculaire. Je me servirai de pinces pour...

Je secouai la tête en hurlant comme un dément, fermant les paupières de toutes mes forces, comme si cela pouvait changer quelque chose. Je ne voulais pas entendre de pareilles horreurs ! Je protestais de toute mon âme, si fou d'angoisse que je ne me rendis même pas compte qu'ils étaient de retour à mes côtés. Gail commença à fixer contre mes tempes un étrange instrument de bois. Il serra les vis qui approchaient les deux planches latérales l'une de l'autre, si fort que je crus qu'il allait finir par me broyer le crâne. Puis il fixa le carcan à un anneau scellé dans le mur. La tâche fut compliquée, car je me débattais comme un forcené, mais Gail avait une habitude consommée de ce genre de situations et il finit par m'immobiliser contre le mur. Pendant ce temps, l'Inquisiteur choisissait avec application ses outils et les chauffait au feu.

Il s'approcha enfin, examina mes yeux avec attention, jeta son dévolu sur le droit. Complètement impuissant malgré mes efforts pour garder les yeux clos, je le vis fixer son écarteur dans mon orbite, de part et d'autre de ma paupière, m'obligeant à ouvrir l'œil bien plus que je l'aurais cru possible.

— Pitié, pitié, par pitié... Je vous en supplie, ne me faites pas ça, ne... ne touchez pas à mon œil...

L'Inquisiteur, qui avait approché une tenaille de mon visage, arrêta son geste. Il voulait me laisser une dernière chance.

— Avoue ton crime, Esclave, et je t'épargnerai cette souffrance. Je t'épargnerai toute autre souffrance. Tu auras droit à une mort rapide.

Gail, qui ne perdait pas une miette du spectacle, eut une moue déçue. Si j'avouais, à cet instant, il ne profiterait pas de cette leçon si passionnante. L'énucléation d'un œil ne se présenterait probablement pas de sitôt !

J'aurais dû me rétracter à ce moment-là. J'allais regretter jusqu'au restant de mes jours de ne pas l'avoir fait. Mais je croyais encore qu'il était impossible, inenvisageable qu'un Inquisiteur puisse faire une chose pareille à un innocent.

— Par pitié, croyez-moi. Je n'ai rien fait...